

Esprit des plantes et des animaux : Berceau de la naissance de l'individu

DR. JACQUES MABIT

Médecin, fondateur du Centre Takiwasi

Transcription littérale, revue et corrigée, de la Conférence donnée par le Dr Jacques Mabit à IdéePsy, Paris, le 10 septembre 2003.

Introduction

Bonjour et merci d'être venus aussi nombreux : c'est très sympathique.

D'abord je dois dire que je me suis fourvoyé complètement. On m'a demandé de faire une conférence dans le cadre du thème « Inconscient collectif et inconscient individuel » et j'ai accepté vu l'intérêt du sujet. J'ai médité alors sur l'abord à proposer et j'ai pensé que dans le cadre de mon travail en Amazonie péruvienne, il y avait beaucoup à dire sur la symbolique des animaux, sur tout ce qu'ils représentent et qui touche autant l'inconscient individuel que l'inconscient collectif. J'ai alors proposé le titre de cette intervention : « Esprit des plantes et des animaux, berceau de la naissance de l'individu »

Puis quand j'ai commencé à approfondir le sujet pour préparer cette causerie, je me suis rendu compte que le sujet s'avérait très difficile et m'obligeait à franchir des frontières, à explorer de nouveaux territoires.

En effet, je me retrouve dans la situation d'un occidental moyen qui a dû faire face à des phénomènes tout à fait inattendus. Médecin généraliste spécialisé en médecine tropicale, je ne suis pas un technicien de la physique quantique, de la biologie moléculaire ou d'autres disciplines scientifiques de pointe. Je possède une culture médicale scientifique moyenne. En fait, je crois être dans la situation de beaucoup d'occidentaux qui, dans une époque bouleversante et bouleversée, ont dû intégrer de nombreux phénomènes nouveaux en disposant de relativement peu d'instruments et schémas conceptuels pour ce faire. Comment situer des expériences personnelles aussi inhabituelles que celles des états modifiés de conscience et des phénomènes para-normaux dans un cadre compréhensible d'abord à soi-même et ensuite transmissible à d'autres ? Comment partager ces vécus hors-norme avec des personnes qui n'ont pas eu forcément ces mêmes expériences ?

J'éprouve donc le besoin de vous dire à l'avance que je suis un petit peu nerveux ce soir parce que je ne suis jamais parti en public sur un territoire aussi incertain. Je me propose donc, en quelque sorte, de penser à haute voix, réfléchir à haute voix, sans avoir la prétention de dicter une conférence de style très académique. Je vais simplement essayer d'interpréter quelques expériences qui sont miennes, de signaler des cohérences pour situer des phénomènes tout à fait étonnants qui parfois trouvent difficilement leur place notre cadre mental conventionnel.

J'ai choisi les animaux parce qu'ils ont à mon sens un rapport avec l'être humain qui est un rapport d'animation. Les plantes sont déjà beaucoup moins animés, elles ne marchent pas beaucoup, elles ne courent pas beaucoup et les minéraux encore moins. On se sent spontanément plus proche des animaux, presque en famille : ça bouge, c'est animé, il y a de l'âme et il y a quelque part de l'esprit. Dans ce sens là, je pense que les animaux nous permettent de rentrer davantage dans ce rapport d'intimité avec les forces de la nature qui souvent en occident ne sont plus parlantes. Et même si l'on ne vit pas en pleine Amazonie, on peut développer une intimité avec les chevaux, les chats, les chiens, les mésanges ou les moineaux du jardin public. Cette expérience partagée par tous à divers degrés nous fournit une base expérimentale commune à partir de laquelle ce que je vais vous dire pourra éventuellement trouver des résonances.

Pour commencer, je voudrais vous raconter tout de suite une anecdote qui peut illustrer le sujet. Il s'agit d'une histoire personnelle qui a eu lieu tout à fait au départ de mon itinéraire en Amazonie. Elle a bouleversé pas mal de choses en moi. J'ai eu beaucoup de mal à l'intégrer et je ne sais pas si elle est encore complètement intégrée. L'inconnu et le mystère autour de ce vécu me questionnent toujours.

J'étais alors depuis deux ans déjà à l'école des guérisseurs amazoniens. Sur leur conseil, j'expérimentais les plantes, passage obligatoire pour l'apprentissage. Vous savez sans doute que la plante centrale initiatique du chamanisme amazonien occidental est la fameuse liane. Il s'agit en fait d'une décoction d'un mélange de plantes associées à la liane et aux effets visionnaires. Je prenais régulièrement l'ayahuasca avec les guérisseurs et ils m'avaient autorisé à commencer à prendre seul. Lors d'une de ces sessions j'avais vu le vieux maître indien qui me guidait à l'époque, Don Aquilino, et qui me demandait dans cette vision d'aller le voir pour « me donner quelque chose » qui allait m'aider. Ayant appris à faire cas de ces visions, je suis allé le voir dans le petit village de Chazuta, à quelques heures de Tarapoto où je vis. A mon arrivée, ce vieil homme-aigle, me demande de prendre mon enregistreur pour me « donner un chant ». Il a ajouté : « ce chant-là va te protéger et tu pourras l'utiliser quand tu te sentiras en danger ». Je l'ai enregistré.

Ce soir-là, je prenais l'ayahuasca sans guérisseur. Une première prise d'ayahuasca ne produit aucun effet. Une seconde prise n'a pas plus de succès, ce qui devenait étonnant et me laissait supposer qu'au-delà d'un effet pharmacologique pur qui aurait dû se produire, d'autres facteurs étaient en jeu qui bloquaient le processus. Je me risque alors à une troisième prise, et l'effet cumulé des trois prises m'a soudain envahi. Finalement, je me suis retrouvé dans une situation un peu difficile avec une intensité visionnaire qui devenait ingérable. Je me suis alors souvenu de ce chant enseigné par Don Aquilino. J'ai essayé tant bien que mal, dans mon ivresse, de trouver mon matériel, installer la cassette dans le magnétophone et ensuite la dérouler dans le bon sens, ce qui représente un exploit dans ce genre de situation. J'ai pu enfin écouter le chant du vieux maître.. et je me suis rendu compte tout-à-coup qu'en surimposition à son chant, je l'entendais me parler distinctement. Il me disait : « mets-toi la tête sous l'eau ». Je n'ai pas pris cela très au sérieux, je me demandais si c'était une construction mentale et je ne me voyais pas allant me doucher à cette heure-là de la nuit et au milieu d'une session d'ayahuasca. Les effets continuaient avec la même intensité et je décide de remettre la cassette. J'ai entendu alors la voix grondante et mécontente d'Aquilino m'invectiver : « c'est la deuxième fois que je te le dis : mets-toi la tête sous l'eau! » Cette fois-ci plus d'hésitation, j'ai obéi et à ma grande surprise j'ai senti que, la tête sous l'eau, je me transformais en aigle. Mon corps prenait intérieurement une structure d'aigle et j'étais envahi par des sensations psychiques et des perceptions que je ressentais comme étant celles de cet animal. Il me semblait que ma posture, mon ossature, mon regard, mes mouvements de tête appartenaient à cet oiseau. C'était une expérience extraordinaire, bouleversante, merveilleuse. Dès que je retirais la tête de l'eau, j'étais à nouveau envahi de perturbations mentales à cause de l'intensité agitée des visions. Le vécu de cette session s'est prolongé finalement sur 3 nuits avec de nombreuses visions et étapes dans le processus psychique de retour à la conscience ordinaire.

Un deuxième animal a participé aussi de cette aventure. En effet, quelque temps auparavant, dans une autre séance avec l'ayahuasca, une vision m'indiquait que j'allais trouver un petit perroquet vert avec une tache jaune au milieu du front et qu'il faudrait le garder et qu'il m'accompagne comme protecteur pendant la session. Pour moi, occidental, toutes ces indications étaient assez bouleversantes parce qu'il n'allait pas de soi d'accepter ces informations comme consistantes et de ne pas les attribuer à des phénomènes psychiques imaginaires. Cependant, j'avais décidé en me lançant dans cette aventure de ne pas me réfugier dans un rationalisme réducteur afin de ne pas oblitérer ce qui pouvait y avoir de certain dans ce que me disaient les guérisseurs. En somme j'avais pris le parti d'accepter ce qui viendrait sans esprit critique immédiat, quitte à procéder de temps en temps à un bilan de ma situation, une évaluation de la cohérence de mon vécu et des progrès dans ma compréhension de ces pratiques.

Synchronicité aidant, je trouve le perroquet avec une tache jaune au front lors d'une visite au marché d'Iquitos. Je l'acquiers et désormais il fait partie de toutes mes sessions d'ayahuasca. Je le porte sur l'épaule ou la tête et il fait tellement partie du décor, de mon personnage que je finis par oublier sa présence.

Pendant cette session qui s'est finalement prolongée trois jours et trois nuits, ce petit oiseau restera constamment avec moi, même lorsque j'avais la tête sous l'eau. Vous pouvez vous imaginer qu'après ces trois jours à un niveau de conscience de très forte intensité, avec quantité de visions et une activité psychique continue, je finis par ressentir un complet épuisement physique et psychique. Au petit matin du troisième jour, je me suis allongé sur le sol, il faisait très chaud et je n'avais plus qu'une envie : dormir. J'avais épuisé mon intérêt pour l'ayahuasca, pour le chamanisme, pour les visions, je voulais plus rien d'autre que dormir.

Allongé sur le sol, mon petit perroquet qui était toujours là s'est alors mis à tourner autour de moi avec la démarche agitée de Charlot. Et tout-à-coup, s'approchant de ma tête, il m'a donné un coup de bec sur le lobe de l'oreille droite. Instantanément j'ai vu ma main gauche se lever toute seule sans que je ne commande quoi que ce soit, passer derrière ma tête, saisir mon menton par le côté droit et le tirer d'un mouvement sec : mon cou a craqué comme si quelque vertèbre se remettait en place. Je suis devenu le spectateur ébahi d'un étrange ballet : chaque fois que le perroquet émettait un ordre, soit par un coup de bec sur une partie de mon corps, soit en émettant un cri particulier, soit en déployant une l'aile et la frottant de l'extrémité contre une partie de mon corps, à chaque fois cela déclenchait une posture particulière ou des mouvements spécifiques de mon corps. Toute ma colonne et mes articulations ont craqué tout à tour. Je sentais mes énergies reprendre place. Je n'ai jamais pratiqué de yoga et ces postures m'étaient parfaitement inconnues et même aujourd'hui je serais bien incapable de les reproduire. Tout cela a pu durer deux à trois heures. J'étais fasciné, je ne pouvais en croire mes yeux. J'étais en train d'assister à quelque chose de très étonnant. Quand tout cela a été terminé et mon perroquet s'est mis au repos, j'étais en pleine forme, ma fatigue avait complètement disparue, je me sentais parfaitement bien.

Face à une telle expérience, on peut conclure que j'ai rêvé ou que j'ai halluciné de façon à dénier des phénomènes qui provoquent notre rationalité. Et la discussion s'arrête-là, se pétrifiant sur un statu quo de dénégation des faits. Mais, si comme moi vous acceptez la véracité de cette expérience, un vaste questionnement s'ouvre ! Que s'est-il passé avec ces animaux, avec l'aigle à l'intérieur, avec le perroquet extérieur ? Quelle intelligence s'est exprimée ? Dans quel ordre de réalité ces choses ont-elles eu lieu ? Quelle correspondance entre les phénomènes extérieurs et l'univers intérieur ? Quel sens cela a-t-il dans une démarche d'évolution personnelle ? Comment comprendre, quand on a fait des études de médecine classique, qu'un perroquet puisse prendre les commandes d'un corps humain ? Comment accepter que le chaman parle à travers un chant enregistré ? Comment suis-je passé du malaise au grand repos grâce à un perroquet ? Cela casse de tous les schémas, il n'y a apparemment plus rien qui ne tienne. Notre vision du monde demande à être révisée car ce genre d'événements n'y trouve pas sa place.

Par chance, ma formation médicale est d'abord une formation pragmatique. La première attitude sensée d'un scientifique consiste à accepter le fait qu'il constate même s'il n'en a pas les clés explicatives. Or ces faits, en dehors de la sphère subjective, embrassent aussi des événements physiques concrets et palpables, constatés par des tiers puisque 6 autres personnes étaient présentes.

Modèles de cohérence possibles

Il me semble que pour lire ces phénomènes inhabituels et y discerner un sens, il est nécessaire de trouver dans nos propres modèles de compréhension du monde des propositions qui soient cohérentes avec ces événements. Quels sont les espaces de notre réflexion moderne, occidentale, dans lesquels ce genre d'expérience trouve un certain degré de cohérence ? Quelles approches du réel pourrait rendre pertinent pour nous le discours et l'expérience des guérisseurs amazoniens ? Je me suis plu à inventorier quelques propositions de ce genre et voir en quoi elle font écho, ne serait-ce que de manière analogique, avec la cosmogonie indienne et ses manifestations telles que je les ai expérimentées.

Neuro-physiologie

Prenons l'exemple de la neurophysiologie. Les visions d'ayahuasca sont comme des rêves mais où le sujet est conscient et en partie protagoniste actif de son rêve. Il est dans un ordre de perception qui serait comme celui signalé par le neuro-physiologiste britannique Richard Gregory, qui décrit les perceptions comme des hallucinations contrôlées. La perception de l'illusion possible définit aussi automatiquement un espace de non-illusion, car si tout est illusion, le mot illusion perd son sens et disparaît aussi. Il signale par ailleurs que le cerveau n'est pas orienté vers la connaissance mais vers la survie. La perception selon lui requiert d'un type de croyance ou présupposé car nous percevons par contraste. La vue par exemple se fait par des micro-mouvements très rapides et involontaires. Si les yeux étaient fixes, les constants stimuli de changement disparaîtraient et l'on perdrait la perception de la réalité. Juste l'opposé du serpent qui a un œil non mobile et ne voit plus la proie immobile. Et non seulement nous avons, nous, la possibilité de percevoir les mouvements mais en plus nous provoquons ces mouvements à de très grande vitesse ce qui nous permet de concevoir plutôt que de voir. Mais c'est en fait toujours par contraste et par comparaison.

Toute la réalité que nous percevons est donc filtrée par notre observation et nous interprétons constamment le réel. Nous transformons les images au niveau de l'œil puis les codifions dans le système optique pour qu'elles soient décodifiées de nouveau au niveau du cortex occipital. En fait ce que nous voyons, n'est pas forcément « la » réalité mais une traduction humaine du réel. La puce, la mouche, le renard ou l'aigle voient certainement la réalité d'une tout autre façon que la nôtre. Cependant, nous n'en sommes pas fous pour autant parce que nous exerçons un contrôle sur ces perceptions.

Richard Grégory suggère donc que notre saisie du réel peut s'exercer grâce à des présupposés et que ceux-ci sont de deux ordres : biologiques mais aussi culturels. Nous sommes, dit-il, dotés de structures biologiques internes qui correspondent et sont cohérentes avec le monde extérieur. On appelle ces structures cohérentes des « graphes neuroniques ». Ainsi, quand nous voyons une réalité sensible, elle entre en résonance avec notre structure biologique interne et c'est en fait cette résonance que nous reconnaissons. Les présupposés culturels dépendent du contexte humain dans lequel nous avons été formés. A ce niveau aussi nous ne reconnaissons que ce que nous connaissions avant. Certains indiens d'Amazonie identifient 6 ou 7 nuances de vert où nous n'en voyons que 2 ou 3. Cet exemple concernant le champ visuel, peut être repris pour les autres sens.

Notre perception de la réalité est une perception par comparaison et cette comparaison se fait par rapport à des présupposés. Donc, par extension on pourrait considérer que aussi bien la vision diurne habituelle que les visions d'ayahuasca ou les rêves sont des perceptions hallucinées de vérités plus ou moins sensibles, plus ou moins denses, plus ou moins matérielles. Le perroquet est de l'ordre le plus dense et concret mais il n'en n'est pas moins « halluciné ». La vision d'ayahuasca a évidemment un support matériel plus ténu mais non moins de cohérence par rapport à des structures physiologiques et mondes psychiques intérieurs.

Analyse structurale des rêves

Un autre domaine de recherche qui peut nous fournir d'autres cohérences est celui de l'analyse structurale des rêves. Le rêve est le processus naturel qui semble s'approcher le plus de ce que sont les visions d'ayahuasca ou celles induites par l'ingestion de certaines plantes lors des isolements initiatiques en forêt que l'on peut qualifier de « rêves éveillés ». Les guérisseurs appellent « diètes » ces moments de retraite qui exigent certaines conditions particulières, rituelles et alimentaires. L'analyse structurale des rêves telle que présentée par Marie-Françoise Maunary nous offre quelques pistes intéressantes.

Le rêve est défini ici comme « le discours d'un système vivant humain qui s'auto décrit dans divers états de croissance, de réorganisation, de complexification et d'autoréparation ». Cette hypothèse est alors applicable au matériel visionnaire produit par l'ayahuasca qui en plus introduirait la conscience active du sujet qui ne dort pas. C'est-à-dire que le sujet assiste à une réorganisation spontanée de son système de cohérence interne

et de plus en devient le protagoniste. En d'autres termes, il apprend à se réorganiser en observant les mécanismes réparateurs qui opèrent devant ses yeux. La session d'ayahuasca devient alors une leçon d'auto-thérapie et le sujet la vit comme un enseignement magistral. Cela est tout à fait en accord avec le qualificatif de « maestra » (maîtresse) attribué par les guérisseurs à l'ayahuasca. Il est habituel d'entendre les participants à une session formuler spontanément le bilan de leur vécu en disant « j'ai appris telle et telle chose ». L'auto réparation peut aussi permettre, au sein de la complexification croissante de notre existence, d'intégrer de nombreuses informations en les simplifiant et ainsi en clarifiant le mental.

Or, quand on travaille sur les rêves, et tout le monde peut en faire l'expérience, l'intentionnalité du sujet constitue une donnée fondamentale. Comme le dit Maunaury, « l'intention de recherche du rêveur introduit l'approche cohérente du phénomène en-deçà de sa genèse ». Dès que vous décidez de prêter attention à vos rêves, ils deviennent plus nombreux, mieux mémorisés et surtout ils montrent une cohérence particulière qui n'existait pas auparavant. C'est-à-dire que comme dans tout système d'information, pour faire croître l'information globale, il doit y avoir une intentionnalité préalable. Autrement dit, si vous avez le désir de mieux comprendre votre vie, d'obtenir davantage de bien-être, d'ouverture, de savoir, cette intentionnalité est opératoire. Et cette intention-attention portée à la réalité force donc cette réalité et la transforme dans un double sens. Elle transforme votre regard sur la réalité et elle transforme aussi cette réalité dans une interaction permanente entre le monde réel sensible et notre monde intérieur.

Une autre cohérence s'établit-là avec des données de base de la physique quantique. En effet, la notion de séparation entre l'observateurs et l'observé qui prévaut en physique classique et dans la pensée non relativiste, disparaît dans la pensée relativiste. La séparation entre l'individu et ce qu'il observe est fictive à ce niveau et à partir du moment où un individu observe un système quelconque, il s'y intègre automatiquement et donc le transforme du seul fait de son observation. Donc, parler de réalité sensible extérieure, différenciée et indépendante de l'observateur devient une incohérence dans le champ du raisonnement quantique.

Le rêve comme les visions d'ayahuasca appartiennent donc à une forme de pensée relativiste et c'est pourquoi l'auto-description de nous-mêmes comme système vivant se fait selon un langage analogique. Or, notre quotidien d'occidentaux moyens se situe presque exclusivement dans une prétention à un contrôle conscient du réel qui fonctionne encore dans une vision de causalité pré-relativiste. Le matériel fourni par les visions d'ayahuasca posera alors, comme les rêves, le problème de l'intégration consciente dans notre vécu habituel. Il nous est en effet très difficile d'intégrer dans notre quotidien la dimension relativiste alors que nos perceptions sont « lues » classiquement selon un modèle causaliste linéaire et avec une flèche du temps clairement orientée du passé vers le futur. Cependant que le rêve ou la vision d'ayahuasca appartient à cet éternel présent où des probables se définissent. Cette inadéquation entre ces deux ordres d'appréhension du réel sera précisément l'objet essentiel des réparations à apporter aux sujets occidentaux qui se vivent de ce fait fractionnés, atomisés ou dissociés.

Dans le même temps, en symétrie, la démarche scientifique se voit appelée à renouveler son langage. Le discours scientifique, paradoxalement, fait un usage croissant de métaphores parce que le langage catégoriel, sec et dur, est inapte à rendre compte avec un degré satisfaisant de cohérence des données nouvelles de l'expérience. Pour certaines fonctions des particules élémentaires, les physiciens parlent de « charme » par exemple et il est assez amusant de voir que ce sont les scientifiques eux-mêmes qui reviennent à l'utilisation de métaphores comme instruments mieux adaptés à la description du réel.

La dimension quantique, sub-atomique, intervient à un troisième niveau d'organisation du réel, en deçà du niveau d'information moléculaire puis atomique. Ces trois étages sont repérables dans de nombreux systèmes d'information dont les cohérences se répondent en écho. D'emblée, je positionnerai la cohérence du chamanisme en résonance avec ce niveau quantique ou sub-atomique. L'abord du savoir ancestral ne suppose donc pas une attitude rétrograde qui nous ferait rétrocéder dans une espèce d'obscurantisme moyenâgeux et superstitieux, mais au contraire un saut en avant où les connaissances empiriques des anciens

viennent à coïncider parfaitement avec les dernières découvertes post-modernes et où les deux ordres de savoir s'informent et s'enrichissent mutuellement.

L'intégration des informations, quand elle est simplement corticale, correspond à la vision moléculaire du réel. C'est le cas en médecine allopathique par exemple où prédomine la pensée duelle, la priorité du mental sur un corps-objet instrumentalisé, l'intégration au niveau cortical. C'est le cerveau du mammifère supérieur qui est sollicité et opère selon un mode de pensée linéaire, rationnelle, causaliste, horizontale. Les tentatives d'intégration des informations se font à partir du logos, du discours raisonnant, avec une quête de la « gnosis » comme un savoir cumulatif. La médecine conventionnelle dite classique et qui impose encore actuellement ses postulats se situe dans ce cadre-là.

Le domaine sous-jacent ne correspond non plus au niveau moléculaire mais au niveau atomique. Il concerne le cerveau des mammifères inférieurs, à l'intégration des affects. Sa prise en compte en pathologie induit des approches thérapeutiques psychoaffectives et psycho corporelles. La distance se réduit entre le corps et le mental par l'intermédiation du champ émotionnel, affectif. Le langage sort d'une stricte linéarité et laisse émerger des formes du sub-conscient qui s'expriment déjà dans un langage métaphorique, trans-rationnel. C'est le lieu de création des mythes, des légendes, de la poésie... La psyché n'est plus que logos mais devient aussi praxis, elle trouve à s'incarner, à s'intégrer au moyen des émotions actualisées, du vécu au quotidien et non plus simplement de l'activité mentale. Le patient n'est plus un corps-objet passif qu'on explore, il est sollicité activement comme co-participant à sa propre guérison. Le corps se met à parler et la notion de médecine énergétique se fait jour.

Je crois que tout le monde dans cette salle a déjà plus ou moins exploré et intégré les informations en provenance des ces deux ordres de cohérence.

Il existe cependant un troisième niveau d'organisation ou champ du réel qui correspondrait spécifiquement au domaine quantique et répondrait le plus justement aux attributions des « pratiques chamaniques » pour leur mettre une étiquette. Cette vision du monde, du réel, inclut inévitablement la dimension existentielle, celle du sens. Elle fait appel au vécu sémantique ou encore au champ du spirituel, porteur de d'une cohérence transcendante, celle du Sens. Elle opère au niveau du cerveau reptilien qui met en jeu l'inconscient profond, ce que je désigne par « somatique profonde » puisque cette fois, l'expression analogique s'exprime et s'identifie au niveau-même du corps. Le discours est relativiste, métaphorique et non seulement niveau du contenu mais aussi de ses expressions formelles à travers une codification mélodique tout à fait spécifique.

C'est le cas par exemple des chants chamaniques, appelés chants sacrés ou ikaros qui représentent des structures énergétiques particulières. Tous les langages rituels montrent une codification particulière. Chez les moines bouddhistes de Thaïlande, j'ai pu participer à des rituels en pali, langue qu'ils n'utilisent que dans leurs rituels. Dans le monde chrétien, le latin joue une fonction toute particulière qui s'inscrit dans l'ordre du sacré. Comme pour les chants amazoniens, peu importe si on ne comprend pas le sens des mots, ceux-ci demeurent opératoires par leur structure sonore et la « charge » dont ils sont transmetteurs. C'est-à-dire qu'ils parlent au cerveau analogique même si le cerveau cortical n'y comprend goutte.

Ici, l'intégration des informations se fait par les structures somatiques les plus profondes et aussi les plus subtiles qui correspondent aux mémoires somatiques. Nous avons dépassé les fonctions liées à la gnosis et à la praxis pour accéder à celles associées de la mnésis. Nous atteignons le lieu des engrammations de l'inconscient profond. Ces mémoires enregistrées dans notre soma à un niveau sub-atomique embrassent différents niveaux. En premier lieu, bien évidemment celle qui correspond à la saisie de notre biographie individuelle. Mais au-delà, notre corps garde souvenir des mémoires ancestrales, transgénérationnelles nos parents, notre groupe humain d'origine... L'expérience montre alors que nous pouvons ainsi remonter la chaîne évolutive pour retrouver non seulement les informations liées à notre humanité mais aussi à notre part animale, puis organique et enfin inorganique... Mais encore, notre mémoire semble bifurquer à moment donné en intégrant également des mémoires spirituelles, des savoirs transcendants l'humain où se retrouvent

par exemple les grands mythes universels et les archétypes de ce que Jung considérait comme un inconscient collectif. Chaque homme serait donc porteur à son insu de la mémoire de tout l'univers. En d'autres termes, nous savons tout, sans le savoir. Il y a une instance en nous qui sait et que le cortex ignore.

Donc tout le savoir de l'univers serait a priori contenu en nous et donc explorable à partir de notre corps. Bien évidemment cette approche s'inscrit dans un cadre quantique qui dépasse le contexte des normes classiques du système euclidien tridimensionnel et ouvre sur un espace-temps élargi. Les techniques chamaniques permettraient de se déplacer à l'intérieur de ce nouvel espace-temps. Une des fonctions des plantes psychoactives comme l'ayahuasca consisterait alors à permettre une lecture consciente de ces archives somatiques, un accès au savoir engrammé.

L'apprentissage des médecines chamaniques exige donc de partir du corps y inclut dans sa dimension la plus subtile afin d'intégrer par l'expérience corporelle les nouvelles informations. Ces pratiques ne peuvent s'apprendre dans un livre ou par un abord extérieur. On peut apprendre la médecine classique dans un livre à partir de la mémorisation de données. La médecine psycho-corporelle suppose déjà un abord du corps et de l'expression émotionnelle. Les médecines appelées chamaniques, quantiques ou énergétiques exigent obligatoirement l'auto-expérimentation où le sujet est à la fois observateur et observé, expérimentateur et laboratoire expérimental. Ce corps d'expérimentation implique ses structures profondes et au niveau du cerveau inclut la partie basale du cerveau ancien, archaïque, le paléo-cerebrum et aussi le système limbique. C'est le système nerveux autonome qui est ensuite engagé à travers ses deux branches complémentaires, sympathique et parasympathique, comme deux serpents entrelacés.

La transmission des connaissances se fait donc de manière « expérientielle », expérimentale et existentielle à la fois, c'est-à-dire simultanément objective et subjective. A ce titre il est très inconfortable de parler devant un micro pour tenter de faire passer des notions qui demandent l'expérience directe.

Donc ce langage analogique où métaphorique se retrouve aussi bien dans les rêves que dans les visions de l'ayahuasca et même maintenant dans les disciplines où la science est la plus poussée parce que tous ces espaces procèdent d'un mode de fonctionnement relativiste. Et bien entendu, la plupart des rêveurs que nous sommes ignorent les principes et postulats quantiques, ce qui nous empêche nullement de rêver. Dans notre vie quotidienne, nous ne vivons absolument pas consciemment dans cette dimension-là. Et je crois qu'un des grands problèmes dans notre société actuelle est précisément cette espèce de hiatus, de fossé qui existe entre les connaissances théoriques qui sont à notre disposition et notre vécu ordinaire au jour le jour. Notre quotidien se structure encore sur une pensée qui au mieux se remonte aux lois de la thermodynamique, c'est-à-dire qu'en gros nous avons un siècle et demi à deux siècles de retard dans notre capacité d'intégration des informations. Notre horizon psychique commun et nos instruments de saisie du réel se trouvent tout à fait inadaptés à la métabolisation efficace de la masse de données nouvelles qui nous assaillent chaque jour.

Grosso modo, notre pensée actuelle se base sur le modèle de la thermodynamique et en particulier le deuxième principe, celui de l'entropie progressive. A savoir que tout système énergétique se dégrade peu à peu pour aller jusqu'à la mort énergétique. Nous transposons facilement cela à notre échelle humaine pour finalement admettre que tout évolue vers la mort et que le passage du temps signifie approche de la mort. Nous nous vivons alors comme des machines régulées par ces lois de l'entropie. Or, ces postulats se révèlent tout à fait inadéquats et obsolètes dès qu'on aborde les systèmes vivants. Même au niveau des systèmes complexes non vivants, les lois de la thermodynamique ne rendent plus compte du réel. Les connaissances actuelles de la science ne sont absolument pas intégrées à notre horizon quotidien bien que nous vivions à l'intérieur de cette dimension quantique ne serait-ce que par la technologie de pointe dont nous nous servons chaque jour. Et je crains même que nous n'ayons pas encore intégré tout simplement les conséquences de la révolution copernicienne. Nous savons tous au niveau cortical que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre mais que la terre qui tourne autour du soleil. Pourtant, le matin quand nous nous levons, c'est bien le soleil que nous voyons tourner autour de la terre... personne n'a la sensation d'avancer à vitesse vertigineuse dans l'espace. Le soleil était là maintenant il est là-bas, il a bien tourné. Ce conflit permanent entre les sens et

la raison donne toujours raison aux sens ! Le corps a besoin de percevoir pour que le savoir soit véritable parce que le savoir profond est celui des engrammations somatiques, de l'inconscient profond.

L'intégration sera facilitée dans un premier temps par la connotation émotionnelle ou affective lié au savoir à intégrer. Cette coloration mélodique des événements permet une meilleure rétention mnésique par une reconnaissance des cohérences inconscientes. Si l'on est « touché » par une situation, on a toutes les chances de mieux l'intégrer, d'y prêter davantage d'attention. On retiendra davantage l'enseignement d'un professeur à cause de l'émotion avec laquelle il transmet de nouvelles données.

L'expérience offerte par l'ayahuasca permet au sujet de percevoir le réel simultanément aux trois niveaux d'intégration possibles : mental, émotionnel et somatique. Des individus qui ignorent tout de la physique quantique décrivent la relativité au sein de l'espace-temps, des « boursouflures » du temps, des plicatures du réel, l'ouverture permanente des systèmes vivants qui offre des possibles à chaque instant, etc.

En effet, les systèmes vivants apparaissent toujours ouverts, avec un degré d'incertitude ou d'improbabilité qui fait qu'il y a toujours un possible et que donc la vie n'est jamais totalement fermée sur elle-même. Aucun système vivant n'est fermé. Cela signifie également que rien de ce qui nous arrive de l'extérieur n'est insensé pour nous. Si en effet nous sommes les observateurs de ces phénomènes, cela implique immédiatement que nous sommes donc parties prenantes de ces phénomènes-là. C'est ce que suggère déjà la physique quantique. Donc si tu te lèves le matin et que les gens ont une sale gueule dans la rue c'est parce que tu ne vas pas bien. Et si le lendemain ils sont très souriants, charmants et que les filles sont belles c'est parce que tu vas beaucoup mieux ; c'est pourtant la même rue et les mêmes passants.

C'est-à-dire que les événements dits extérieurs sont aussi porteur de sens à l'intérieur. C'est ce que l'on appelle la synchronicité. Maunaury nous rappelle qu'« il existe une interaction entre l'intention/attention que nous apportons à l'observation des phénomènes et de leur déroulement propre ». Nous ne sommes pas indépendants de ce que nous observons et vice-versa. Quand on cesse de dissocier la réalité avec une rupture du continuum sémantique et que la « structure exogène » (par exemple mon perroquet pendant cette inoubliable session d'ayahuasca ou bien la gueule des gens dans la rue) est aussi accepté comme « structure endogène », le continuum sémantique est rétabli, le sens retrouvé et l'intégration consciente peut se faire vers l'individuation dans le sens junguien.

La session d'ayahuasca ou la diète seraient comme l'ouverture de l'information structure (forme-structure) des individus sur leur écosystème.

Pour les indiens, la cosmovision transmise par les anciens offraient des modèles de description du monde leur permettant d'intégrer rapidement les nouvelles données acquises par l'ouverture de leur système informatif grâce à l'ayahuasca ou d'autres méthodes de modification de la conscience. Tout groupe ethnique possédait un bagage culturel où de grands mythes fondateurs expliquaient l'origine du monde. Nous possédons aussi de grands mythes mais ceux-ci sont globalement rejetés par notre société occidentale qui croit avec arrogance les avoir épuisés. Des tentatives de renouvellement des mythes se présentent régulièrement comme celui de « liberté, égalité, fraternité » à la période révolutionnaire et qui fonde en principe notre système politique républicain. Il me semble cependant que le grand mythe qui cherche à s'imposer au delà du politique comme une vision générale du monde est celui de la Science. Nous sommes conduits à utiliser les modèles de description scientifique pour prendre le relais des mythes afin de réorganiser notre information. Les instruments de la physique quantique, de l'astrophysique, de la biologie moléculaire, de l'anthropologie structurale, de la cybernétique par exemple offrent de nouvelles formules paradigmatiques. Ces modèles peuvent nous fournir des instruments de compréhension de notre univers intérieur à la condition qu'on puisse en faire la conversion pour les interpréter de façon adéquate. En effet, ces modèles ne peuvent prétendre expliquer notre univers intérieur mais peuvent offrir de manière analogique des voies de compréhension à travers leur résonance avec notre vécu interne. Quelles cohérences se découvrent et qui soient suffisamment parlantes pour être pour nous porteuses de sens ?

Psychologie du chaos

Le psychologue espagnol Manuel Almendro propose un autre modèle de cohérence à partir de la théorie du chaos d'Ilya Prigogine, un nobélisé qui est mort il n'y a pas longtemps. Pour de dire de façon simple, Prigogine décrit les systèmes complexes comme des systèmes d'informations qui croissent progressivement en complexité à mesure que s'accumulent des données nouvelles. Quand les informations deviennent extrêmement importantes, plus que ce que le système peut intégrer, le système devient chaotique. L'activation énergétique s'amplifie au point de susciter l'instabilité du système... Mais cette vulnérabilité devient aussi une opportunité où des possibles se font jour et les interactions avec les autres formes organisées de la Nature s'activent et de multiples résonances sont possibles. Il y a alors éventuellement de nombreux phénomènes para-normaux et le contact sensible avec les archétypes sous des aspects anthropomorphes, zoomorphes et éventuellement d'autres formes de vie plus primitives. Cela nous renvoie directement au processus chamanique. A moment donné, grâce à cette instabilité il y a une bifurcation possible de ce système. Il peut bifurquer dans un sens ou dans un autre, c'est-à-dire vers l'entropie ou vers la néguentropie. Si ce système d'information passe à un niveau de cohérence supérieure il va vers une forme néguentropique, un renouvellement de son potentiel vital global. Le système opère un saut qualitatif. A l'inverse, la bifurcation entropique mène le système vers la mort énergétique accélérée, la désintégration.

Manuel Almendro utilise cette cohérence de la théorie du chaos pour en trouver les résonances au niveau de la vie psychique des individus. Qu'est-ce que cette description d'un système activé vers le chaos et une bifurcation possible nous apporte comme sens ? Dans la complexité croissante de notre vie, nous sommes rapidement saturés d'informations. Il se passe tellement de choses dans le monde, autour de nous et de façon toujours plus accélérée. Bien des personnes se sentent débordées par ce flot continu de données, d'images, d'émotions, qu'elles n'arrivent plus à gérer. Comment intégrer tant de choses en même temps, les digérer, les sélectionner, les évacuer si nécessaire... ? Dans un quotidien où la disponibilité de l'individu est de plus en plus réduite ? L'individu entre alors dans une crise et son équilibre devient instable (dépression, fatigue, violence, somatisations, etc.). Et c'est précisément au cœur de cette vulnérabilité qu'on a la plus grande possibilité de passer un niveau supérieur de cohérence dans notre existence. C'est ce qu'Almendro appelle la « crise émergente » qui ouvre sur un renouvellement de l'impulsion de vie sous une forme plus cohérente que la précédente. L'évolution personnelle procède effectivement toujours par saut qualitatif, elle n'est jamais linéaire.

On peut aussi évidemment avoir peur de faire le pas. L'enfant qui va naître doit prendre la décision de venir au monde : s'il ne la prend pas il peut en mourir. Donc, à chaque fois que nous avons un choix de vie, il y a à la fois une peur à vaincre et un espoir à nourrir. La crise instaure l'émergence possible d'une impulsion vitale, un saut jamais assuré par avance et qui donc suppose confiance et conscience. Il s'agit donc d'un acte de foi au sens pur qui est en même temps la possibilité de poser un acte libérateur. Car c'est bien notre liberté qui est en jeu au sein d'une crise personnelle où personne ne peut décider à notre place. L'activation énergétique contraint à la décision et son éventuelle absence constitue aussi un choix vers l'entropie par négation de l'espoir. Le positionnement, même passif, est inévitable. La neutralité est exclue. Finalement cela se résume toujours à un choix entropique ou néguentropique, de mort ou de vie. Faire le pari de la vie et croire en sa chance constitue un élan néguentropique porteur de vie renouvelée. Or la chance, c'est aussi nous qui l'invitons par notre décision. Comme le signale la sagesse populaire : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Un pas en avant déclenche automatiquement, par l'interaction permanente de notre univers intérieur avec le monde extérieur, un mouvement vital qui nous entraîne. Lorsque notre liberté intérieure nous décide à aller vers la conquête de soi-même, à chaque fois cela va déclencher autour de nous des phénomènes objectifs d'aide, de soutien, de compréhension, des rencontres opportunes, etc.

Ce modèle nous invite donc à avoir l'audace suffisante dans toute crise pour choisir l'option de vie. Un individu qui apprend qu'il a le cancer doit intégrer soudainement une information très déstabilisante. En tant que « système vivant », il devient extrêmement vulnérable. Il a alors le choix d'accepter de mourir passivement et là il va vraiment mourir et sans gain de cohérence, sans extraire du sens de son vécu. Ou bien

il va opter pour la vie en se battant pour gagner de la cohérence, comprendre ce que cette pathologie lui signifie. Il y a là un saut quantique à opérer. Cette maladie physique peut lui permettre alors un positionnement rénovateur du sens de sa vie par exemple sur le plan affectif, psychique. Mais un saut plus grand encore peut offrir de nouvelles cohérences au niveau spirituel par exemple. La guérison physique demeure un possible mais secondaire par rapport à la guérison psychique ou spirituelle qui s'offrent alors. À chaque fois il y a une possibilité de réorganisation de nos informations à un niveau énergétique ou sémantique supérieur.

Vous voyez que dès que l'on s'approche des limites des sciences les plus avancées, on est très proche de la métaphysique. La discontinuité qui opère encore dans le monde occidental entre la matière, le psychisme et la dimension spirituelle ne tient pas sur le plan expérimental. Le spirituel est encore considéré presque généralement comme un sous-produit du mental alors que depuis la perspective chamanique il le transcende. Une vie qui n'a pas de sens, c'est aussi une vie qui va vers l'entropie et fonctionne dans un système fermé, non-vivant, qui chemine vers sa propre désintégration. Donc, nous sommes tous invités pour être vraiment vivants à découvrir le sens de notre vie et le sens de la Vie.

L'approche métaphysique signale aussi cette possibilité d'une reconnaissance progressive de ce qui est à l'extérieur comme étant aussi ce qui est à l'intérieur et vice-versa. Elle décrit le passage successif à des systèmes plus évolués à travers des formes similaires situées sur un même axe vertical. Les règles d'intériorisation des techniques initiatiques enseignent à reconnaître toutes choses comme étant à la fois moi et non-moi. La méditation des danses soufies, les exercices d'Ignace de Loyola, la méditation du bouddhisme tibétain ou l'analyse junguienne des rêves procèdent de cette même approche de reconnaissance simultanée du moi et de l'autre et de leur cohérence. Ces techniques par ailleurs appellent à cette somatique profonde en intervenant sur le corps : postures, respiration, danses...Le corps est toujours partie prenante quand il s'agit d'accéder au niveau quantique d'information où se rétablit le continuum et l'interdépendance entre moi et l'autre, intérieur-extérieur, observateur-observé...

Ces approches sous-tendent des pratiques très anciennes de guérison et de transmission des savoirs à travers différentes traditions(cf anthropologie ternaire de Michel Fromager) L'anthropologie s'y est donc intéressée. Ainsi, Jean-François Froger signale ces correspondances entre le monde interne de l'humain et les formes externes : « Il existe un pôle des Formes dans l'homme, dit-il, qui est analogiquement au monde archétypal ce que le code génétique est au monde sensible ». L'ADN représente une codification physique de la forme et recèle potentiellement tout l'univers vivant bien qu'à chaque expression une seule forme spécifique sera manifestée. De la même manière, dans le monde archétypal, toutes les formes psychiques sont potentiellement retenues mais pour chaque individu la vie psychique et spirituelle prendra des formes particulières. Ce pôle des formes archétypales n'est pas en discontinuité avec le monde sensible, de même que l'ADN n'est pas en discontinuité avec le monde psychique.

Par exemple, le taureau symbolise le « désir » antérieur à sa manifestation concrète, comme une force virile incontrôlable, peu différenciée de génésie, de répandre la semence, de pénétration de la femelle-matière et éventuellement destructrice. Elle doit être châtrée, domestiquée afin de servir à la fécondation de la terre et à la production de nourriture et éviter ainsi qu'un désir en entraîne un autre et ainsi successivement.

En allant plus loin, Froger propose l'hypothèse métaphysique qui voudrait qu'il y ait non-conservation de l'énergie au profit d'un autre principe qui serait le principe de conservation des formes par similitude. Si bien qu'une énergie d'une forme physique pourrait s'annihiler au profit d'une forme psychique, la forme psychique s'annihilerait au profit d'une forme archétypale. Ainsi, l'évolution entropique du monde matériel, à cause de la flèche du temps, trouverait son sens, non vers un désordre de plus en plus chaotique mais vers des formes de plus en plus subtiles dans un mouvement irréversible.

Quoi qu'il en soit, c'est le continuum matière-affects-psychisme-esprit qui semble prévaloir dans toute approche métaphysique. Dès qu'on instaure une séparation on crée de la souffrance ; dès qu'on rétablit le

continuum on est de nouveau dans la fête et dans la non-violence. Toute division, toute séparation, tout ce qui se met en travers, en « dia-gonale » induit une forme de dia-bolisation. La séparation nous renvoie dans la souffrance et dans la régression. Dès qu'on rétablit le continuum en reconnaissant à l'extérieur de nous que ce qui nous arrive à l'intérieur, dès qu'on accepte être partie prenante de notre propre souffrance, de ce qui nous arrive, la vie de nouveau fait sens et la douleur s'atténue. Cet acte de réintégration du sens de notre vie est opératoire, effectif, en réorganisant nos structures énergétiques tant au niveau du corps, que de la psyché et du cœur. On verra tout à l'heure comment l'espace rituel facilite considérablement cet acte réparateur en instaurant une homogénéité des différentes composantes de notre être au sein d'un espace-temps harmonisé et où toutes les convergences peuvent s'effectuer.

Je reconnais que tout cela est un petit peu ardu et tâtonnant. Mais je crois inévitable face à la complexité du monde actuel de poser ces quelques concepts. On ne peut s'exonérer d'un travail de réflexion sur toutes ces notions, de l'effort de tendre des passerelles entre toutes ses formes de convergence qu'elles soient physiques, biologiques, anthropologiques, métaphysique... Ce labeur est vraiment indispensable à l'heure actuelle pour intégrer la complexité croissante de notre quotidien. Ainsi, il existe une masse de systèmes matériels complexes qui nous environne : machines, télécommunications, véhicules, informatique, traitement de l'image, etc. Leur correspondance symbolique n'a pas le temps d'être établie dans notre univers intérieur que déjà d'autres prototypes plus élaborés apparaissent. C'est-à-dire que nous avons une carence chronique et croissante dans l'acquisition de graphes neuroniques permettant l'intégration de ces systèmes complexes. Cet envahissement chaotique imprime une espèce de déformation dans les frontières du moi/non-moi tant au niveau collectif qu'individuel. Ces objets ou systèmes ne sont pas reconnus par le psychisme et suffisamment différenciés pour être perçus correctement comme physiques dans les formes sensibles et symboliques dans les formes psychiques. Ces superpositions ou enchevêtrements des niveaux d'intégration nourrissent facilement les délires chez les sujets ou des collectivités aux frontières moi/non-moi déjà perméables (border-line). Les psychotiques invoqueront facilement les ondes qui pénètrent leur cerveau, la lecture laser de leurs pensées, etc. et certaines sectes le contrôle invisible du Big Brother...

Paradoxalement, les cultures traditionnelles possèdent un immense bagage expérimental en la matière et de plus constamment actualisé. Marie-Françoise Maunary considère également que « nous ferions bien de faire appel à la réserve de mémoire et d'expérience acquise par les groupes humains qui gèrent depuis des siècles une relation psyché-matière dont ils sont conscients dès la petite enfance dans des éco-systèmes moins favorisés que les nôtres ».

Il est intéressant de voir qu'une personne qui étudie la structure des rêves arrive finalement à s'adresser à la connaissance des groupes primitifs. Les « peuples premiers » comme on dit maintenant vivent de façon très naturelle et simple la relation psyché matière et nous avons tout intérêt à nous en inspirer. C'est une des prémisses d'action du centre Takiwasi.

Et quand on essaye d'établir des correspondances entre les éléments structuraux des rêves appelés « actants » et les représentations indiennes de la cosmogonie amazonienne, on découvre de nombreuses cohérences. Ainsi, les figures ou « actants » humains masculins des rêves sont censés représenter des fonctions programmes qui commandent l'assemblage des données élémentaires et qui sont donc structurantes. Or, les plantes amazoniennes qui sont considérées comme structurantes, par exemple le tabac, sont toujours visualisées par le sujet après leur ingestion comme des figures masculines. Les guérisseurs signalent avec constance que l'esprit du tabac leur apparaît sous la forme d'un homme noir, fort et musclé. Cette vision est partagée fréquemment par des individus qui procèdent d'une culture extra-amazonienne. Il semble s'exprimer-là une figure archétypique commune aux rêves et aux visions induites par les plantes et qui dépasse les cadres culturels. Inversement, il existe des plantes féminines, visualisées sous des apparences anthropomorphes de femme. Par exemple l'ayahuasca apparaît souvent avec l'apparence d'une « femme sans tête ». Ces actants féminins, dans l'analyse structurelle des rêves, représentent des bases de données, l'information brute. Or la fonction essentielle de l'ayahuasca est bien informative et c'est pourquoi elle est appelée plante-maîtresse ou plante-enseignante. Les spécialistes autochtones amazoniens insistent sur le fait que l'énergie féminine de l'ayahuasca soit équilibrée par le complément d'une plante masculine comme le

tabac ou le toé (datura). La morphologie, à l'instar de la théorie des signatures, est également très parlante. En effet, l'ayahuasca est une liane qui ne peut se verticaliser que si elle prend support sur des arbres. Si on n'ingère que de l'ayahuasca comme la mode occidentale le répand un peu partout en omettant le complément de plantes masculines comme les écorces d'arbres pendant les diètes d'isolement, cela équivaut à un excès de féminin et un déficit de masculin. En d'autres termes, sur le plan psychique, le sujet va se trouver saturé d'informations et en même temps dans l'incapacité de les structurer. Il n'y a alors pas réellement d'enseignement ou d'apprentissage parce que les données ne trouvent pas comment se métaboliser. Cet excès peut même aboutir à l'inverse, soit à la déstructuration par un débordement de matériel psychique à assimiler. L'addition seulement de sessions d'ayahuasca conduit à constituer des collections d'informations dont on ne peut rien faire par manque d'espace de verticalisation. Il est donc important que la prise d'ayahuasca soit équilibrée par une intervention structurante, soit des plantes masculines dans un contexte amazonien, soit par l'emprunt d'une forme de structuration verticale propre à la culture ou au bagage religieux du sujet. Si l'individu possède une foi active ou bien un système de croyance, bouddhiste, chrétien ou autre, cette structure de base profondément introjectée peut servir de support à la verticalisation, de grille de lecture, d'interprétation et d'intégration des données fournies par l'ayahuasca. Un trop-plein d'informations peut induire dans le système informatif du sujet un état d'activation menant à l'instabilité et débouchant ensuite sur un état chaotique du système. La crise résolutive devient inévitable avec le risque qu'elle opère dans un sens entropique et régressif chargé de dangerosité. La tentation de l'option régression, transgressive, de la « faute », représente tout le contraire de l'évolution personnelle.

[Toutes ces images qui surgissent soit dans l'ayahuasca soit dans les diètes, il n'y a pas de dualisme entre la forme et l'énergie. Forme et énergie sont une seule chose. On va retrouver ça dans toute physique quantique, c'est-à-dire que tous les éléments qui interviennent ne sont pas dans la dualité et forme et énergie sont simultanées, on ne peut pas les séparer.]

Cependant, ce dénouement est quasiment impossible du fait des phénomènes d'auto-régulation de l'ayahuasca. En effet, les guérisseurs appellent l'ayahuasca la « *purga* », la purge, parce que précisément son action est essentiellement cathartique. Les vomissements induits par le breuvage signalent non seulement l'évidente libération physique mais simultanément l'évacuation de l'excès d'informations. Le trop-plein de données active l'ensemble du système psychosomatique qui alors expulse globalement l'excès d'informations stockées et inutiles qui encombrant l'organisme. Le sujet vomit alors les toxines physiques mais aussi les pensées parasites, les sentiments troubles, les mémoires traumatiques. Ce nettoyage implique alors la remise en ordre des informations du système. Cette notion de nettoyage psychosomatique est complètement absente de notre psyché et culture occidentale post-moderne. Le mot « purge » évoque des techniques tout à fait obsolètes, des remèdes de grands-mères arriérées encore enfouies dans un obscurantisme moyenâgeux. Avant, et en fait il n'y a pas si longtemps, au sein des familles on se purgeait régulièrement. Ne serait-ce que pour évacuer les vers... mais on savait intuitivement au moins que les parasites n'étaient pas seulement digestifs...

L'ayahuasca présente également un autre mode d'intégration spontané des données. En effet, à partir du moment où elle induit une visualisation des effets psychiques il existe déjà un accès cortical et donc une forme d'intégration minimale à la conscience du sujet. On peut poser que cette « hallucination contrôlée » que la visualisation permet est déjà en soi une preuve de métabolisation de l'information au niveau du cortex cérébral. C'est-à-dire que notre réseau informationnel a intégré cette donnée complémentaire puisqu'elle est vue. De fait je crois que c'est là une chose très importante qui institue la grande différence entre les substances qui provoquent de la dépendance et celles qui n'en provoquent pas. Les substances qui ne provoquent pas de dépendance sont celles qui permettent de visualiser les effets psychiques au moment où ils surviennent. Ces substances visionnaires, mal nommées hallucinogènes, n'induisent jamais d'addiction. A partir du moment où il y a vision, automatiquement il y a intégration et un début de structuration. Par contre quand un sujet boit de l'alcool, fume du tabac ou se pique à l'héroïne, il peut avoir de nombreuses sensations mais pas de visions. Cela signe le manque d'intégration corticale et par là-même l'induction d'une dépendance possible. Les informations intégrées à la conscience structurent et enrichissent le système et par

conséquent le font évoluer dans un sens néguentropique. Au contraire, l'absence d'intégration équivaut à une désintégration possible du système et une évolution vers la mort énergétique par entropie. Un individu qui se bourre d'informations (sensations, pensées, émotions, perceptions...), à travers des expériences répétées de changements de l'état de conscience au moyen des drogues mais sans jamais accéder à une intégration structurante va vers sa propre désintégration. Donc, modifier sa conscience suppose un contexte particulier qui assure des moyens d'intégration de l'expérience. Le prototype du toxicomane est un individu qui se trouve débordé par les informations auxquelles il accède à travers l'usage incorrectement contextualisé des substances psychoactives. L'impact des informations collectées dépasse complètement sa capacité d'intégration et son organisme dans sa dimension psycho-somatique va se trouver exposé. D'ailleurs il le dit lui-même quand il parle de « s'éclater ». Cet éclatement peut aller jusqu'à des formes de dissociation plus ou moins graves. Cette démesure constitue un acte de transgression majeur. Seul le contexte peut permettre de contenir à travers des formes rituelles cohérentes le geste de la modification de la conscience dans des limites non-transgressives.

Le contexte rituel associe aux formes symboliques de contention, l'intentionnalité du cœur, le cœur profond qui est celui qui « sait », le lieu de la mémoire des origines. Le cœur sait ce qui est juste et vrai. On ne peut pas trop aimer par exemple : quand on aime vraiment quelqu'un, d'un amour pur et vrai, il n'y a pas de démesure possible à cet endroit.

Dans le même ordre d'idée, je suis frappé depuis un ou deux ans du fait que les gens qui viennent à Takiwasi parlent beaucoup des problèmes de maladie d'Alzheimer. Je me demande si ce n'est pas une nouvelle forme d'entropie. Les individus doivent en effet faire face de plus en plus à une avalanche d'informations de tous ordres qui remet sans cesse en cause les systèmes informatifs individuels et collectifs. Autrement dit les phases d'instabilité des systèmes et leurs allures chaotiques augmentent en fréquence et intensité, ce qui exige une haute plasticité psychique et une grande capacité adaptatrice. Avec l'âge et la tendance à la rigidité des systèmes, la peur de la déstructuration du système et de l'évolution entropique vers la mort s'accroît. Les gens ont peur : on ne sait plus très bien comment va le monde, où « ça va tout ça »...des tours qui tombent, des guerres, des terroristes partout, la pollution, les jeunes qui se droguent...trop de problèmes, trop de difficultés. Même le temps, traditionnel lieu du consensus social et de la sécurité naturelle, s'y met lui aussi : la canicule, les inondations, les feux de forêt, les tempêtes, les tremblements de terre, les tsunamis...tout cela génère une peur profonde qui révèle avant tout une crise existentielle : pourquoi tout cela ? Dans l'acmé de cette crise de sens collective, une bifurcation est-elle encore possible ? Que faire ? On touche-là à l'espace de délibération interne du sujet où s'exprime sa plus stricte liberté. Vais-je faire face à tout cela, regarder ce qui se passe, m'y intéresser et tenter de l'intégrer ? Ou bien vais-je préférer le refuge dans mon petit pavillon tranquille, dans mon isolement narcissique où je ne veux rien voir ni savoir ? Refuser de voir n'est-ce pas refuser d'intégrer et donc d'avancer ? N'est-ce pas la négation de l'évolution, l'entropie galopante ? Ce refus de la vie affecte les mémoires profondes qui se désintègrent, se désorganisent et troublent la conscience de soi, la présence au monde, la reconnaissance du réel. C'est un choix de la mort, peut-être inconscient et passif, mais un choix quand même. Ainsi, on peut légitimement se demander si l'augmentation des démences séniles et maladies d'Alzheimer ne serait pas d'une certaine façon une des manifestations d'un choix collectif de la mort, un des révélateurs de ce culte moderne et omniprésent de la mort. N'est-ce pas la conséquence du refus, au moment de l'opportunité de la crise émergente, de bifurquer vers la néguentropie, c'est-à-dire vers une tentative de compréhension de ce qui se passe, vers une quête authentique de sens ?

L'engagement n'est pas évident surtout quand il s'agit de s'engager au-delà des mots pour y inclure le corps. Pour toute décision de dépassement, toute décision d'évolution il est extrêmement important, avant d'entreprendre quoi que ce soit, de disposer d'abord d'une intention claire, mûrie. En particulier, toute expérience de modification de conscience exige une injonction préalable qui crée un sur-ordre comme lorsque l'on souhaite réorganiser les systèmes d'information. L'intention doit être claire parce que c'est elle qui donne la consigne de cohérence interne à l'expérience que nous allons vivre. J'ai l'habitude de dire au début des séminaires : « faites attention à ce que demandez à l'occasion de ce séminaire parce que vous

risquez fort d'être exaucé ». Effectivement, si l'on fait une demande sincère à l'intérieur d'un contexte rituel, on a forcément une réponse, même partielle. Cet avertissement ne prétend pas être une menace mais plutôt une invitation à prêter attention à cette intention plus ou moins consciente de notre attente ou demande. Il faut bien savoir ce que l'on veut parce qu'on aura ce qu'on veut et si notre réclamation est viciée, on risque tout simplement de se prendre une grande claque. Il faut vérifier constamment son intention et celle-ci doit être constamment renouvelée. Dès que la routine revient, on s'installe de nouveau dans un système conventionnel qui risque de nous conduire très vite vers l'entropie, la dégradation et la mort. Donc, nous sommes appelés à constamment évoluer, invités à sans cesse franchir de nouveaux seuils. Une des caractéristiques de la puissance diabolique, au départ, n'est pas tant de nous entraîner de façon évidente au mal que de nous décourager d'aller vers le bien, d'évoluer, de « croître » comme le signale la première injonction de la Genèse : « Croissez... » ! Le diable veut nous empêcher de grandir : chaque fois que vous êtes découragés c'est le diable qui vous tire par un côté... Le courage qui permet de franchir ces seuils, d'opérer un saut qualitatif, est énorme.

À l'intérieur de cette dynamique de transformation de la conscience, la personne qui conduit l'expérience rituelle, le thérapeute quel qu'il soit, joue un rôle essentiel. La qualité de présence et l'intentionnalité du guide sont indispensables. Certains rétorquent que chacun est « libre » de faire ce qu'il veut et donc que le guide est facultatif. Cette pseudo-liberté est en réalité de l'ordre du caprice. La liberté consiste à découvrir et réaliser sa vocation profonde. Et la découverte de la vocation requiert d'être guidé, au départ au moins. Donc le thérapeute, guide ou maître, chargé de montrer le chemin assume la fonction très importante de formuler un sur-ordre par rapport au désir/attente des patients ou sujets qui se prêtent à l'expérience. Cette intentionnalité qui est sienne s'est inscrite dans son corps au long de son chemin initiatique. C'est donc d'abord et simplement par son corps, cette présence temporelle, qu'il instaure un surordre au sein du groupe qui permettra de donner sa cohérence aux événements de la session thérapeutique ou initiatique. Les forces éventuellement divergentes et centrifuges des intentions non purifiées des participants (désirs, passions, projections, pulsions inconscientes, etc.) devront être contenues et réunifiées par l'intégrité du corps du thérapeute. En d'autres termes, ce dernier devra avoir inscrit dans son corps un minimum d'harmonie, de force et de paix à travers les jeûnes, la prière, la méditation, la prise de plantes, de telle façon que l'intégration des énergies-informations mises en jeu durant une session comportant des états modifiés de conscience ne le disloque ou désintègre point.

Loin de notre langage abscons, les guérisseurs ont une façon imagée d'exprimer cela. Ils diront que le guérisseur joue le rôle de « bouche d'égout », ou celui du charognard qui digère les chairs mortes normalement indigestes. Il représente une sorte de « tube digestif » qui assure que tout ce qui remonte de mortifère des profondeurs de l'état modifié de conscience sera finalement métabolisé. Tous les « restes » que les patients régurgitent par saturation, par incapacité à assimiler, seront incorporés par le corps du guérisseur qui devra en conséquence être suffisamment préparé pour ne pas s'intoxiquer lui-même de ces résidus du métabolisme physico-psycho-énergétique des participants. Le thérapeute doit ainsi assumer le contrôle de la démesure éventuelle de l'intention des participants.

Cela permet éventuellement à un patient, lors des rituels d'ayahuasca, d'exprimer sa propre « graine de folie » dont nous sommes tous porteurs. Cette démesure de la folie, plus ou moins secrète en tout un chacun, pourra se faire jour lors de la session. Dans la mesure où le thérapeute est suffisamment préparé, cela ne pose aucun problème, car la « sagesse » de son corps servira de lieu de contention. Autrement dit, le sujet pourra prendre la mesure de son « illusion », contacter vraiment des lieux potentiellement délirants de son être intérieur, sans pour autant être absorbé et dominé par ce qui se joue là. Cette possibilité représente une grande richesse et potentialité thérapeutique. Si par contre le guide n'a pas réalisé ce travail préalable sur lui-même, il ne sera pas à même de contenir cette démesure et expose les participants à être débordés par les forces psychiques mises en jeu. Répétons qu'il faut que ce thérapeute ait la capacité d'intégrer *physiquement* ces énergies : il ne suffit pas qu'il *comprenne* son patient ou soit habité des meilleures *intentions* du monde.

Les rapports de psychothérapie analytique nous montrent souvent une étude poussée des variables psychiques des analysés. Pendant des années d'entretien, le thérapeute semble avoir tout compris de son patient mais le sujet n'en n'est pas pour autant plus avancé si sa propre compréhension demeure corticale. Si l'approche du thérapeute est également habitée par une vraie compassion, la compréhension du sujet peut alors s'élargir à la sphère émotionnelle ou affective et c'est beaucoup mieux. Mais il reste à comprendre ou intégrer au niveau somatique et nous avons vraiment un problème avec le corps dans notre civilisation. Les modifications de conscience induites et ritualisées permettent d'embrasser ces trois étages simultanément et d'en assurer l'intégration harmonieuse.

Il y a donc besoin de renouveler nos intentions, de réordonner constamment notre univers intérieur, de sortir de la statique de la routine qui tarit les sources d'information. A Takiwasi, aussi bien pour les séminaires que pour les patients toxicomanes qui souhaitent entreprendre un processus thérapeutique, la première chose que nous explorons est la qualité de la motivation. Si celle-ci est insuffisante, le travail est inutile. La motivation initiale, c'est-à-dire l'intentionnalité première du sujet, va lui permettre ou pas d'ouvrir son système.

Nous avons l'exemple de patients toxicomanes qui durant des semaines voire des mois à Takiwasi n'avancent pas du tout. Ils n'avancent pas parce qu'ils n'ont pas vraiment l'intention d'avancer. Ils sont venus parce qu'ils voulaient se mettre un temps à l'abri, à cause de la pression familiale, parce qu'ils sont recherchés par la justice, ou toute autre raison étrangère à leur problématique interne. Ça ne marche pas. Ils peuvent ingérer des litres d'ayahuasca, ce sera en vain. La collection de sessions d'ayahuasca est inutile si elle n'est pas alimentée par le renouvellement de l'intention. Si l'intentionnalité n'est pas posée clairement, le sujet ne se sent pas vraiment concerné, ne s'offre pas et ne met pas en jeu son intériorité. Nous acceptons souvent ces patients malgré tout en espérant susciter en eux cette intention vraie qui leur fait défaut. On ne peut rien faire d'autre d'ailleurs : peut-on désirer pour quelqu'un d'autre ? Mais on peut essayer de mettre la personne dans une situation où le désir ardent des autres est tel qu'il soit en quelque sorte aspiré par cette force et finisse par « contagion » par faire sienne cette aspiration à la guérison. Le patient constate que les autres qui deviennent ses amis avancent et qu'il reste statique... Au bout de quelque temps, si toujours rien ne se passe, on signale au patient que sa permanence au Centre est inutile et qu'il vaut mieux l'interrompre. Cet impact émotionnel peut être suffisant, parce que maintenant il nous connaît, pour qu'il puisse ouvrir son système et finalement se décider à entreprendre un premier pas. L'ouverture peut se faire a contrario à travers une transgression par rapport aux règles du Centre. Le sujet se met inconsciemment en danger d'être expulsé pour se contraindre à se mobiliser. Cette approche du risque d'expulsion fournit une nouvelle information à son système interne qu'il le fait entrer en instabilité. Cette situation de crise émergente est très favorable à une session d'ayahuasca qui fournit au sujet l'occasion de franchir un seuil, d'assumer la bifurcation vers une décision néguentropique et le blocage est transitoirement dépassé.

Il est de plus nécessaire d'appliquer ce qui a été appris, c'est-à-dire que l'information fournie ait trouvé une issue préalable dans la conscience ordinaire. Le sujet va expérimenter dans le quotidien ce qui a été capté en état modifié de conscience. Cela suppose qu'il développe sa propre capacité à transférer l'information acquise dans son environnement habituel et qu'il puisse identifier pour cela un terrain adéquat. A son tour cette application dans le vécu ordinaire et ses incidences permettra une recharge en informations expérimentales qui fera place ensuite de nouveau à une réorganisation structurelle à un niveau supérieur de complexité. Ce mécanisme en trois temps (EMC-interprétation-vécu quotidien) nous a conduit à élaborer un trépied thérapeutique au sein du processus thérapeutique de Takiwasi. Les informations fournies en sessions ritualisées sont interprétées dans l'espace psycho-thérapeutique conventionnel (entretiens individuels, dynamique de groupe, ateliers, etc.). Les applications sont ensuite exprimées concrètement dans le vécu quotidien, d'où la nécessité d'une résidence sur place dans un cadre de contention (règles de vie) et une communauté de vie. A leur tour les difficultés, succès, crises et autres incidences du vécu ordinaire alimentent le sujet en nouvelles données qui ressurgiront et seront traitées lors des expériences de modification de conscience.

Donc, on ne peut rien faire sans la délibération interne du sujet qui le mène vers une intentionnalité claire. Ce fait est extraordinaire parce qu'il implique dans ce type d'approche thérapeutique le respect absolu de la liberté du patient. On ne peut pas violenter, violer, la conscience d'une personne.

Au Colloque de Royaumont sur l'Unité de l'Homme il y a 20 ans, Henri Atlan avait dit à propos du sommeil paradoxal : « Le sommeil paradoxal a peut-être pour fonction essentielle de renvoyer les schémas cérébraux à un très grand état d'indifférenciation afin que de nouveaux modèles de description puissent émerger ». On peut se demander si la session d'ayahuasca et les diètes, dans leurs manifestations de régression ritualisée, ne montrent pas une finalité similaire. On a besoin, quand on est dans un moment de crise, de démonter la machine, de rentrer dans l'indifférencié, de régresser pour pouvoir reconstruire de manière différente. Tout travail d'évolution personnelle va ainsi supposer inévitablement des régressions à des étapes d'indifférenciation. Or la régression est une interdiction absolue, on ne peut pas régresser sauf transitoirement si c'est pour mieux progresser ensuite. L'interdit de l'inceste manifeste parfaitement ce concept de base de la nature humaine : l'être humain doit grandir dans l'ordre de la conscience qui est aussi l'ordre de la vie. Que cela nous plaise ou non n'y change rien. L'être humain doit régresser, quand c'est nécessaire, en pleine conscience. S'il régresse dans l'inconscience il va contre sa propre nature. S'il le fait intentionnellement, les conséquences sont plus graves que si c'est d'une manière erronée ou par ignorance. La régression n'est acceptable que si sa sortie est envisagée avant son entrée, c'est-à-dire que ce retour sur soi-même vise clairement dès le départ une plus grande conscience.

La forme rituelle devient alors indispensable, parce qu'elle pose et ordonne l'espace qui permet à toutes les similitudes d'opérer dans les différents champs ou niveaux : matériel, émotionnel, psychique et spirituel. On peut alors accéder aux correspondances dans notre corps de toutes les problématiques psychiques, émotionnelles ou spirituelles qui nous habitent. Le travail avec les plantes permet cette descente dans notre corps et l'identification ou prise de conscience de ses engrammations somatiques signifiantes. Cette forme de retour à l'indifférencié peut constituer une transgression de l'ordre de notre nature humaine si elle se fait sans les formes rituelles qui l'autorisent. Cette habilitation rituelle associée à l'accompagnement du guide permet l'intégration ultérieure de l'expérience. On va en quelque sorte plonger au fond de l'océan pour y chercher les trésors enfouis et les ramener à la surface. Si l'on succombe à l'ivresse des profondeurs, si l'on reste au fond de l'océan, dans l'indifférencié de la grande « mer », on en meurt. Le guide assure l'apport en oxygène et le rappel opportun du plongeur. Il est inspirateur et psychopompe... (Voir la très belle illustration symbolique du film « Le Grand Bleu »).

Le groupe indien des Tukano en Colombie représente l'ayahuasca comme un cordon ombilical qui leur permet de revenir dans le sein de la mère (voir Reichel-Dolmatoff). L'image de l'inceste y est donc parfaitement déchiffrable. Ce retour vers l'indifférencié s'assimile à la quête d'une matrice qui permette au sujet de se « re-matricier » ou renaître à une nouvelle forme d'être au monde. Jésus signale à Nicodème déjà vieux de naître une deuxième fois pour accéder au royaume. La Bible de Chouraqui qui offre une traduction plus littérale du grec et de l'hébreu choisit « matrice » et « matricier » plutôt que « retour au sein » et « renaissance ». La matrice est l'espace où est donnée ou redonnée la vie, une forme de vie. Pour reprendre la comparaison avec les systèmes informatiques, il s'agit d'accéder, après un désordre temporaire, à une nouvelle structure informationnelle. On s'étonne donc à peine que les guérisseurs appellent l'ayahuasca, la « mère », la « Madre ». Cette mère est fréquemment visualisée dans le registre zoomorphe comme un serpent. Lorsque la « madre ayahuasca », le serpent-mère entre en sympathie avec un individu, ce grand boa peut alors l'avalier. Le guérisseur précise « l'ayahuasca t'aime » et le considère comme un privilège et le signe d'une initiation particulière. On peut supposer que cet « amour » de l'ayahuasca est impossible dans le cas d'une personne à la structure mentale réductrice : un réductionnisme cognitif de type psychologique induira forcément une « antipathie » avec la flexibilité du serpent-ayahuasca qui ne pourra « aimer » cet individu jusqu'à ce qu'il cède et s'ouvre...

La vision de l'avalé par le serpent (qui est en fait un vécu qui embrasse toutes les dimensions de l'être) est assez habituelle lors des sessions d'ayahuasca et arrive à des individus occidentaux qui ignorent tout de la

symbolique amazonienne. L'individu voit généralement un grand serpent qui se présente de face et ouvre la gueule, ce qui est toujours perçu comme une invitation à être avalé. Curieusement, cette scène ne provoque jamais d'angoisse mais une sensation de confiance. Le plus souvent, le sujet se laisse donc avaler et entre à l'intérieur du serpent. L'initiation comme la crise émergente offre l'occasion de bifurquer pour passer un niveau supérieur d'organisation ou d'être. La mort initiatique signale que l'on est invité à mourir à quelque chose, à une façon d'être et ainsi permet de renaître à une autre façon d'être. L'ayahuasca est donc une matrice par laquelle on va être rematricié, restructuré d'une autre manière. Pourquoi même les occidentaux voient toujours l'ayahuasca comme un boa, c'est-à-dire un serpent qui enroule ses proies pour les avaler, pour les étouffer (même si probablement beaucoup l'ignorent) ? Je ne connais pas un seul cas où l'ayahuasca ait été vue comme un serpent venimeux. L'ayahuasca est un serpent féminin, qui enveloppe, qui enroule. Le féminin enroule et quand il tue c'est par étouffement, l'enveloppement mortifère des mères étouffantes, vous connaissez sans doute. L'homme, lui, il pique, il tranche, il coupe. C'est le serpent qui crache et injecte son venin. Toutes les personnes qui prennent de l'ayahuasca ont reconnu en elle des énergies et fonctions féminines comme dans les traditions indigènes. Sur le registre anthropomorphe, l'ayahuasca est visualisée comme une « femme sans tête », réitérant sa dimension féminine et non rationnelle. Animal de terre et d'eau, le serpent est remplacé par le colibri pour exprimer la dimension aérienne de l'ayahuasca. La dimension zoomorphe primaire et dominante de l'ayahuasca, le serpent, la nature féminine, fait place à la dimension zoomorphe secondaire, le colibri, la nature masculine inspiratrice et spirituelle de l'ayahuasca. Le colibri, dense et léger, vif et fragile, butine à toutes les plantes et se nourrit de leur essence, du nectar de la vie, de sa quintessence. L'ayahuasca nous donne des informations sur les sens de la vie. Les guérisseurs savent tout cela et le disent à leur manière, dans leurs chants. La constance des ces visions partagées par des personnes de cultures différentes pose d'emblée la pré-existence de ces formes comme invariants pré-culturels, objectifs, ou encore comme formes archétypales. Elle suppose l'existence d'un fond commun de l'humanité où s'objectivise des « entités » comme la mère-serpent-ayahuasca.

Le serpent serait donc une structure-énergie, une forme animée en quelque sorte dont la manifestation s'exprime à des niveaux d'être différents, depuis le plus matériel jusqu'au plus subtil. Ces divers serpents se correspondent au niveau du « sens » et instituent la symbolique de la forme « serpent ». Les serpents que l'on voit dans la forêt qui existent là physiquement devant nous ne sont que la manifestation physique, matérielle, de la forme-serpent qui existe aussi dans notre cerveau dit reptilien, dans la kundalini des traditions orientales, dans le serpent d'ADN, dans les deux branches du système nerveux autonome, dans le serpent des savoirs (caducée du médecin), dans celui des plantes-serpents (psychoactives, toxiques...), dans le serpent cosmique des traditions culturelles, dans le serpent de la Voie Lactée, dans l'antique serpent maléfique ou Satan, aussi bien que dans le Christ serpent rédempteur dressé sur la croix. Sur un axe allant du plus dense au plus impalpable s'organisent les mêmes structures essentielles qui ordonnent l'individu, le monde et l'univers. Le passage des réalités sensibles à des réalités non-sensibles est assuré par la fonction symbolique qui, par analogie, permet d'intégrer leur communauté de sens (le symbole doit ici être différencié de la métaphore qui est partielle et de l'allégorie, liée à un contexte culturel). Dans certaines circonstances, ces structures entrent en résonance et l'énergie libérée peut générer une activation telle qu'elle se transforme en un chaos qui débouche soit sur l'entropie avec la « mort énergétique », soit le passage vers un ordre supérieur d'organisation, d'information, de cohérence et d'intelligence. Le contexte rituel guidé vise précisément à contenir ce chaos et l'orienter vers les issues néguentropiques.

Pour reprendre l'expression du biologiste Rupert Sheldrake, le serpent qui structure ces différentes manifestations du vivant serait une espèce de champ morpho-génétique. Mais je suis gêné par cette expression qui me semble trop « laïque ». Je veux dire par là qu'on a l'air d'avoir à faire à une instance non vivante et encore trop mécanique d'où l'être serait absent. Or le vécu nous signale que cette instance du serpent est pétrie d'intelligence, de sagesse, de présence, d'amour, d'être. Nous n'avons pas à faire à une vague énergie avec des ions ou des atomes remarquablement agencés, mais à de l'être, de la densité d'être.

Le serpent peut être reconnu à l'extérieur parce qu'il pré-existe à l'intérieur de nous. Les Indiens d'Amazonie ont reconnu dans la Nature de nombreuses formes extérieures parce qu'elles préexistaient à l'intérieur d'eux-

mêmes. Le problème pour nous occidentaux, éloignés de la nature, c'est que nous nous retrouvons face à une société extrêmement complexe parce qu'elle a projeté la complexité de notre structure interne biologique dans des systèmes technologiques : machines, télécommunication, véhicules, informatique, traitement de l'image, rayonnements et radiations (laser), etc...Or leur correspondance symbolique n'est pas établie dans l'univers intérieur du sujet (graphe neuronique). Tous ces systèmes impriment alors une espèce de déformation dans les frontières moi/non moi au niveau individuel et collectif et nourrissent alors les délires en particulier chez des sujets dont les frontières moi/non moi sont labiles. Voir comment par exemple les psychotiques évoquent les « ondes » qui pénètrent leur cerveau et le contrôle occulte du Big Brother sur leurs pensées, etc. Face à la faillite des grands mythes et la puissance visible de la technologie, les modèles de description scientifique viennent prendre le relais des mythes fondateurs afin de nous permettre de réorganiser notre information.

Nous nous représentons à l'extérieur comment nous fonctionnons à l'intérieur afin de pouvoir comprendre qui nous sommes : nous projetons pour ensuite pouvoir introjecter de nouveau ces informations mais à un niveau supérieur d'être. Le bébé accède à la conscience progressivement par l'apparition de sa capacité de représentation du monde, c'est-à-dire sa capacité de symbolisation, d'abstraction. Les objets sensibles deviennent le support de la naissance de la conscience au monde et à soi-même, donc à l'existence. L'enfant introjecte ces objets et inversement peut projeter sur eux son univers intérieur. Ce processus adopte la forme de la « saisie » des données (l'enfant tente de saisir l'objet et le sucer, l'avalier), donc de l'avoir, de la possession de l'incorporation... ces transitions sont nécessaires pour l'avènement de la conscience de l'Être. Ces informations acquises sont de nouveau projetées à l'extérieur à un niveau supérieur de complexité et dans ce va-et-vient ou interaction permanente extérieur-intérieur, moi- non moi, se dessine le sujet, ses limites, le champ de sa conscience...Le mot « inter-action » suppose bien que de « l'autre côté du moi », il existe aussi de l'intelligence et pas seulement l'impression en creux ou en miroir d'un non-moi insensible. C'est en ce sens que les structures-mères comme la matrice du serpent-ayahuasca par exemple sont des structures intelligentes et s'assimilent davantage à une « personne » (une entité-énergie-intelligence) qu'à un champ morpho-génétique vide d'être.

De la même façon, nos modèles de comportement inconscients définissent en nous une « personne », voire 2, 3,4, plusieurs personnes ? Et ces différentes personnes agissent à travers nous, à notre insu. L'une des fonctions de la psychothérapie consiste précisément à identifier, prendre conscience de ces multiples personnages et tenter de les intégrer. De cette manière ils cessent de nous agir et il devient possible de les maîtriser, les utiliser, les exprimer. Ces personnages de l'inconscient individuel peuvent aussi s'agréger au sein de la communauté humaine pour se cristalliser en des entités de caractère collectif ou archétypes. Les grands archétypes qui agissent nos sociétés sont le résultat des personnes inconscientes individuelles que nous fabriquons et projetons. Cette projection peut permettre éventuellement dans un second temps leur intégration à la conscience.

Ces « personnes » seraient aussi des structures-énergies qui préexistent dans la nature, dans notre nature, dans l'univers y inclus d'éventuels univers parallèles que laissent présager la mécanique quantique. Donc, cela veut dire une nature très vaste qui réunit toute la création. Ces formes-intelligence pré-existent de façon indépendante, autonomes tant qu'elles se meuvent dans le champ de notre inconscience. Quand elles affleurent à notre conscience, qu'elles commencent par exemple à être visualisées dans des états modifiés de conscience spontanés ou induits, elles perdent leur autonomie et peuvent être reconnues intérieurement. Les nommer serait l'ultime signe de maîtrise, la manifestation de la prééminence de l'humain sur toute la Création. Là aussi s'institue un mouvement de va-et-vient continu entre ce monde exogène de la création, de la manifestation, et cet univers intérieur qui nous habite et rejoint celui des Formes, des Idées, des archétypes. Le monde sensible de la nature nous offre ainsi l'occasion de reconnaître qui nous sommes, ce qui nous habite, comment nous fonctionnons. C'est chaque fois une opportunité de croître en conscience. Si ces formes archétypales ou champs morpho-génétiques pour les nommer rapidement présentent un degré d'autonomie par rapport à nous, cela voudrait aussi dire que nous ne sommes plus au centre du monde... du moins dans notre état d'inconscience à leur égard.

Les pratiques rituelles, en activant l'interaction entre le monde de la manifestation sensible et celui des formes archétypiques invisibles, suscitent de nombreux phénomènes de synchronicité. C'est ainsi que ces formes archétypiques se matérialisent ou se laissent voir dans le monde sensible, toujours dans un rapport de sens qui les justifient ou les activent. Ainsi, il est fréquent juste avant une session d'ayahuasca de voir des animaux (tarentule, chauve-souris, serpents, etc.) chargés de symbolisme et dont le signifiant s'impose lors de la session. L'apparition de ces animaux annonce des éléments-clés du contenu de la session au niveau psycho-énergétique. C'est-à-dire que leur apparition est dotée d'une valeur prédictive. Pendant la session, il y aura extériorisation de la problématique signifiée par l'évènement symbolique précédant la séance thérapeutique.

Le corps demeure le réceptacle essentiel, le lieu de manifestation, la conscience première de ce qui se joue dans le monde invisible. C'est en effet le corps qui « sait d'abord », avant que la prise de conscience n'ait lieu au niveau affectif (cœur) et psychique (tête). On observe fréquemment cette évidence lors des sessions d'ayahuasca et cela demeure toujours étonnant. Par exemple une personne pleure abondamment et lorsque après la séance on lui demande : « pourquoi pleurais-tu ? », le plus souvent elle est incapable d'en donner la raison. Or dans les deux ou trois sessions suivantes, cette même personne va découvrir le sentiment profond qui habite ces pleurs (angoisse, peur, colère, tristesse...) sans toutefois encore identifier l'origine de ces émotions. Enfin, dans une phase ultérieure, la source de cette souffrance se fera jour de manière claire avec une intégration corticale et résolutive. Mais le corps avait déjà compris depuis longtemps et le travail thérapeutique était déjà effectif, bien qu'incomplet, depuis la première session. Cette manifestation physique signale au thérapeute que le processus de guérison est enclenché vers une métabolisation cognitive supérieure. L'ancrage ou intégration somatique est essentiel et prime sur l'intégration psychique qui peut ne pas avoir lieu. Différentes limitations du sujet peuvent retarder ou empêcher cette assimilation consciente: défaut de capacité symbolique, intelligence réduite, insuffisance de moyens pour assumer la métabolisation de la source de la souffrance au niveau ... La compréhension rationnelle constitue un « extra », souhaitable mais pas indispensable. Cette approche thérapeutique est donc aussi accessible et efficace pour des sujets qui ne peuvent comprendre ce qui se joue en eux ou qui ne peuvent accéder à leur univers intérieur au moyen des voies de la verbalisation ou de l'entretien psychanalytique conventionnel. L'incarnation sert de support fondamental à cette méthodologie de guérison, l'intégration somatique étant déjà opératoire en elle-même et assurant une permanence des modifications psychiques inconscientes et comportementales qui en découlent. Le patient n'a pas saisi consciemment ce qui s'est passé en lui, il ne peut mettre son expérience en mots, et de ce fait le changement structurel qui s'est installé en lui est souvent d'abord constaté par les autres avant que lui-même le réalise. Ce processus se situe quasi à l'opposé de l'abord psychique classique occidental qui tend à accorder une place primordiale à l'intégration corticale supérieure et qui souvent ignore l'ancrage somatique.

Il reste que une des caractéristiques du chamanisme amazonien qui consiste en la capacité du chaman à pouvoir extraire la structure énergétique des formes sensibles et d'en disposer librement hors du cadre limité des coordonnées spatio-temporelles classiques, demeure extrêmement mystérieuse et difficile à comprendre. Mais je vous renvoie aussi, sans y insister, à un mystère semblable et peut-être abordable par les mêmes voies comme la lycanthropie européenne traditionnelle.

Régresser de l'état de culture à l'état de nature constitue une très grave transgression, sauf à l'intérieur d'un cadre rituel qui pose clairement au départ l'intentionnalité du geste. Nous sommes autorisés à l'indifférenciation si celle-ci est transitoire et vise à la réorganisation structurelle de notre être vers un degré supérieur de complexité. C'est-à-dire s'il s'agit de se « rematricier » de manière à s'inscrire, ici et maintenant, dans une cohérence nouvelle. Cette démarche se retrouve dans la voie mystique occidentale qui constitue, je crois, une espèce d'espace idéal de compréhension pour notre culture de tout ce que l'on peut nommer les « phénomènes chamaniques ». Ces savoirs, exprimés différemment, révèlent la même connaissance parce qu'elle appartient d'abord à l'ordre de l'expérience qui renvoie à cette incarnation commune à la nature humaine au-delà des cultures, du temps et de l'espace. Sous tous les cieux, et même

ceux d'Occident, il existe des êtres qui expérimentent depuis très longtemps et ont accédé à la même et unique connaissance. Les mystiques en sont les prototypes.

Le rapport de Saint François d'Assise avec les animaux est souvent représenté comme une espèce de niaiserie infantile, à l'eau de rose. Et cela parce que nous sommes incapables d'imaginer sa capacité, à partir de ses émotions personnelles, à inspirer les formes animales vers une forme supérieure d'être. L'activation « énergétique » extrêmement élevée dont il est détenteur lui permet d'élever à une conscience accrue les formes animales. En communiquant directement avec elles, il paraît spiritualiser les animaux, les aspirer vers la dimension spirituelle. C'est ce dont témoigne un de ses contemporains, le frère Thomas de Célano qui dit de lui: «A partir de ce jour il ne manqua pas d'exhorter tous les oiseaux, tous les animaux, les reptiles et même les créatures insensibles à louer le Créateur, faisant tous les jours l'expérience de leur docilité à l'invocation du Nom du Seigneur». Il s'agit là d'écologie mystique où le grand corps mystique est celui de l'univers-même. Et nous faisons partie de ce seul grand corps mystique où comme toute créature nous sommes traversés par les mêmes formes-structures élémentaires, structure-énergie, corps-énergie, personne, être, esprit.

Hélène et Jean Bastaire (« Lettre à St François d'Assise sur la fraternité cosmique », Ed. Paroles et Silence, 2001), signalent un fait similaire :

« L'attitude constante des ermites envers la chasse est significative. Ils prennent systématiquement le parti du gibier. Un enchantement bloque les chiens à l'orée de la clairière où vivent les solitaires. Inscrit au seuil de leur cabane, un droit d'asile imprescriptible sauve de la mort les lièvres, les cerfs et les sangliers qui se précipitent dans ce havre de paix. Prophètes eschatologiques d'un monde à venir, ils ressuscitent l'Eden perdu en instaurant un espace non-violent qui, non seulement met l'animal à l'abri des attentats de l'homme, mais où l'homme non plus n'est plus menacé par l'animal ».

Le grand saint russe orthodoxe Séraphin de Sarov entretenait des relations très amicales avec les ours de la taïga...

Les lions s'approchent aussi de Blandine et Daniel sans leur faire de mal : cela signe la réconciliation avec les formes animales désormais intégrées dans cette nature humaine qui ne les rejette pas et cette absence de violence pacifie les animaux. La paix s'instaure ainsi de l'univers intérieur vers l'univers extérieur. Le grand saint noir du Pérou, Saint Martin de Porres, réunissait chien, chat et souris pour manger docilement ensemble dans sa cellule. La paix s'instaure ici parce qu'il y a restauration des règles de la vie, de l'ordre du vivant. Le « rappel à l'ordre » ne remporte pas un succès au sein de notre « modernité », mais est-on là pour plaire ? L'ordre se rétablit parce qu'il est immanent, vient de l'amour et suscite l'adhésion et non parce qu'il est imposé de façon dictatoriale, ce qui serait un désordre organisé.

Et nous partageons la conclusion des époux Bastaire :

« L'homme est en consubstantiel accord avec la réalité du monde qui non seulement l'entoure, mais le pénètre de toutes parts, l'informe et le tisse jusqu'aux plus infimes de ses fibres. Il se reconnaît dans l'univers comme l'univers se reconnaît en lui. » Et dans cette écologie chrétienne qui naît d'un recentrage copernicien de notre cosmos intérieur, « il nous faut attester en nous la présence du soleil, des arbres et des bêtes, de toute l'astronomie, la botanique et la zoologie réunies. Présence archétypale et symbolique, bien sûr, mais non moins concrète que la présence physique ». Nous dirions même qu'il y a présence physique par l'incarnation des archétypes et qu'il faut bien entendre-là que « symbolique » ne signifie pas « virtuel » comme nous devons sans cesse le souligner.

L'être humain se trouve une nouvelle fois au centre d'une croix, à la rencontre de deux axes, celui de l'ontogenèse versus phylogenèse (individu-collectivité) et celui du microcosme versus macrocosme (individu-univers). Il synthétise, résume ou récapitule en quelque sorte dans son incarnation l'immensité des mondes, son corps se manifestant comme le temple du Sacré ou lieu de révélation de la Vie. Il est lien entre le moi et le non-moi, sas entre l'univers intérieur (monde endogène) et univers extérieur (monde exogène), comme chargé d'assurer l'intégrité du Vivant. Serait-ce là une fonction essentielle de la nature humaine : le

dépôt de la Vie dans sa cohérence et son harmonie ? Et peut-être, au-delà d'une fonction statique de conservation et gardiennage, celle d'une mise au monde d'une conscience plus large, de l'accouchement de l'être en conscience, de la célébration de la sacralité de l'existence qui embrasse toute créature. Comme si seul l'homme pouvait assumer ce rôle sacerdotal d'offrande au Créateur des gémissements et de la plainte de l'Univers muet qui ne peut mais aspire à prononcer le Nom du Père. Comme si cette louange de la Nature inspirée par Saint François ne visait pas autre chose que la reconnaissance de notre filiation au même Père impliquant la fraternité universelle. L'être humain permet à l'univers de se conscientiser à travers lui et assume donc un contrat essentiel au sein de la Création.

Inversement nous avons pu observer directement comment un chercheur développant une étude brillante mais réductrice, d'un réductionnisme matérialiste, sur le « serpent cosmique », s'est retrouvé tout à fait effrayé par les serpents bien réels qu'il a rencontrés en Amazonie au point de faire avorter son projet d'études. Le manque d'intégration du signifiant symbolique du serpent pour le chercheur lui-même l'a renvoyé à sa propre approche « insensée » des savoirs chamaniques où il pensait accéder à des informations-clés sur la vie (biologique) en esquivant la dimension du sacré. Ce désir prométhéen a été sévèrement sanctionné parce « qu'au lieu d'une amoureuse contemplation du créé et un hommage émerveillé à sa beauté, la connaissance devient un voyeurisme abject qui cherche à surprendre les secrets de la nature pour les capter et les jeter au lupanar de l'économie de marché » (Bastaire, p-90) ou de la promotion académique...

Le serpent signale généralement un niveau de perturbation énergétique d'ordre spirituel (transgression) et il apparaît très fréquemment aux personnes qui sont en retraite rituelle (isolement-diète) en forêt. Cependant, sa fonction est ici d'apporter du sens, de montrer dans l'ordre du visible ce qui est invisible aux yeux du retraitant, c'est-à-dire qu'il a une fonction symbolique, il est signe. De ce fait, il n'assume jamais de rôle prédateur ou agresseur si le contexte rituel est garanti. Durant 17 ans d'expérience de retraite en forêt, avec une moyenne de 10 retraitants par mois, nous avons à notre actif environ 2000 retraites individuelles, soit une approximation minimale de 12000 journées cumulées d'exposition aux serpents venimeux : pas une seule morsure n'a été constatée à ce jour !

Les animaux symboliques rejetés ou ignorés vont se manifester avec une admirable constance pour forcer l'individu à les reconnaître et entreprendre le travail d'assimilation. Il est admirable de constater comment les tarentules s'obstinent à apparaître à celui qui n'a pas réglé les problèmes de « la mère négative ». Ou comment ce patient fuyant dans l'hyperactivité n'a pu échapper à la présence irritante d'un paresseux face à lui durant ses huit jours d'isolement en forêt.

Chez le toxicomane, la violation de l'ordre intrinsèque de la vie et de ses règles, induit un renversement structurel et le sujet va se retrouver possédé par « l'esprit » des drogues. Cette « mère » (la « madre » des guérisseurs), cette structure-énergie, n'accouche plus du sujet vers la conscience mais le dévore et le digère dans l'inconscience. Nous avons su cela en Occident quand nous avons qualifiés les alcools de « spiritueux ». L'alcool a en effet un « esprit » et toutes les plantes initiatiques, psychoactives, ont de même un esprit, de la marijuana au pavot en passant par le tabac, la coca, l'iboga, le kat, le peyotl, le sampetro, l'amanite tue-mouche, le kava-kava et bien d'autres. Hors des sociétés traditionnelles, cet esprit est pratiquement toujours violenté dans une approche où font défaut le respect et la « technologie » des formes rituelles, où l'objectif ludique écarte la finalité initiatique et de connaissance de soi. Les contextes ludiques s'instaurent pour répondre aux pulsions du caprice au lieu de l'aspiration à la liberté. Cette transgression, en éliminant la protection rituelle, rend le sujet extrêmement vulnérable et permet la possession par l'incorporation d'une structure-énergie qu'il ne contrôle pas. La perte de maîtrise est inconsciente et de ce fait devient une possession d'autant qu'elle s'accompagne d'une fascination émotionnelle et d'une exaltation somatique initialement de l'ordre de la jouissance. Traiter un toxicomane revient donc en quelque sorte à appliquer un exorcisme, une libération spirituelle.

L'exorcisme est doté chez nous d'une connotation assez moyenâgeuse qui demande révision. Je me permets de le redéfinir simplement, au risque d'être réducteur, comme l'invocation d'une forme-structure ou

structure-énergie réorganisatrice, restauratrice de l'ordre de la vie. Qu'est-ce que fait un guérisseur quand il chante, en Amazonie ? Il invoque des formes structurées de la vie, des éléments organisés de la nature visible et invisible. Son habilitation et son expérience lui permettent d'avoir une puissance d'appel. En « présentifiant », incarnant, cette énergie qu'il attire dans cet ici-et-maintenant du cadre rituel, il procède à son incorporation dans le corps-énergie du patient. Il profite en quelque sorte de l'état d'indifférenciation temporaire du sujet dans le cadre rituel pour réactualiser l'ordre en lui en assimilant la structure-énergie réorganisatrice de la nature dans son organisme. De ce fait, les incorporations négatives antérieures du sujet sont évacuées ou réordonnées. Plus les ancrages transgressifs et toxiques sont profonds chez le patient, plus ils requièrent d'un niveau supérieur d'invocation. Les infestations par des esprits pervers relèvent d'une atteinte démoniaque et exigent l'appel aux « mères » positives d'un plus haut degré hiérarchique, en particulier les forces spirituelles du monde invisible. On voit bien qu'il s'agit alors d'un combat spirituel ou le guérisseur joue le rôle de médiateur et de guerrier.

Ce principe thérapeutique s'élargit à l'ensemble des médecines amazoniennes, des problèmes les plus élémentaires (frayeur- « susto »- chez l'enfant) jusqu'aux plus complexes (sorcellerie et possession). L'art qui consiste à extraire l'énergie fondamentale des formes de la vie et en disposer pour harmoniser l'énergie des patients en est la clé. Le chant (ikaro) représente l'instrument essentiel d'invocation ou de prière du guérisseur. En invoquant des matrices situées dans une dimension hors de l'espace-temps pour s'y inscrire, les ikaros se doivent non seulement d'être signifiant au niveau des paroles, mais aussi et surtout être dotés d'une forme particulière qui assure sa cohérence dans le monde symbolique. On y trouve ainsi des mélodies spécifiques et des structures musicales complexes, des phénomènes répétitifs, des onomatopées et souvent un langage particulier. Le quechua demeure dominant dans les chants guérisseur amazoniens même en dehors de son aire habituelle d'usage, comme les hindous font appel au sanskrit, des bouddhistes au pali et des chrétiens au latin... Ces invocations pour devenir efficaces sont activées et démultipliées par la foi du thérapeute; sa préparation énergétique-initiatique qui assure la mobilisation de ses propres énergies à travers le chant; la foi du sujet récepteur; la mise en forme rituelle et sa cohérence par rapport au problème posé et au contexte en jeu (date choisie, lieu, forme-structure et habilitation du thérapeute; etc.).

Lorsque que nous avons incorporé en nous des formes structures d'une manière inadéquate, l'ayahuasca nous permet de le visualiser. A la mesure de l'investissement psycho-affectif envers nos organes ou de la symbolique qui leur correspond, ceux-ci dans la vision apparaîtront enflés, réduits, amputés ou déformés. Ces formes monstrueuses révèlent ainsi à notre conscience les perversités qui nous habitent. Les dystrophies psychiques, affectives, spirituelles vont se projeter en quelque sorte dans un volume visuel strictement proportionnel à leur intensité énergétique. Les obsédés sexuels traînent un sexe énorme; ceux qui sont dévorés par l'avidité montrent des bouches monstrueuses; les orgueilleux ont «la grosse tête », les avares de mains crochues, les arrogants la poitrine rebondie... La sagesse populaire a déjà reconnue ces monstruosité qui font partie de l'inconscient collectif mais peuvent, dans cette approche spécifique, être visualisées par tout un chacun pour mieux se connaître. Ces hypo ou hypertrophies finissent par se marquer visiblement dans la matière ou corporéité du sujet et la morphopsychologie (Louis Corman) s'est plu à identifier et classifier ces caractéristiques pour en formuler une typologie psychique de valeur diagnostique. Inversement, les vertus et qualités se révèlent sous des aspects harmonieux, lumineux, plein de beauté... Le visage de certains saints est particulièrement évocateur comme ce magnifique regard emprunt de douceur de Charles de Foucauld sur la fin de sa vie. Les images sont également accompagnées des perceptions des autres sens qui les amplifient, complètent ou parfois même remplacent complètement. On peut ainsi sentir olfactivement la peur, la haine, la tristesse mais aussi la bonté et l'amour.

La monstruosité révèle nos formes non humanisées ou encore mieux non spiritualisées, étant entendu que la réalisation spirituelle représente l'aboutissement souhaité du cheminement de l'humain. Nous sommes ainsi souvent comme des chimères où se côtoient en nous des formes de différente nature et de différents règnes. Nous sommes parfois à peine sortis des eaux matricielles, certaines parties de notre être demeurant encore enfouies dans un milieu aquatique, et on voit traîner dans les visions des queues de crocodiles et des pattes d'iguane... La pétrification de nos affects laissera voir un cœur de pierre ou des « culs gelés ». Des héritages

ancestraux non conscientisés peuvent se manifester sous la forme d'animaux préhistoriques ou bien de bêtes empaillées.

La perte de la dimension symbolique dans son essence dynamique et opératoire, en empêchant l'accès aux signifiants, emprisonne l'être humain dans l'absurdité du non sens. Les forces psychiques non reconnues et spiritualisées envahissent le sujet à son insu et le possèdent. Ce phénomène de diabolisation collectif de notre société occidentale désacralisée laisse la violence s'emparer du monde. Le serpent lové dans le bas-ventre et qui réunit les forces instinctuelles et pulsions primitives de l'humain, peut se révéler alors dangereux. L'humain est appelé à domestiquer sa sauvagerie, transmuter ses pulsions de façon à permettre à ce que ces énergies soient canalisées et montent le long de l'axe du serpent-kundalini pour fleurir et s'épanouir au sommet du crâne comme le lotus de l'Illumination bouddhique. L'homme est donc appelé à passer de l'état de nature (de la mère) à celui de culture (au père) en apprivoisant les forces primaires qui l'habitent et pourraient éventuellement l'investir. Ainsi, dans un certain nombre de rituels d'exorcisme traditionnels, la tâche consiste à maîtriser symboliquement des bêtes sauvages. Au Sri-Lanka, par exemple, dans les exorcismes thérapeutiques bouddhistes, « les deux dernières séquences du rituel Mangara Pelapaliya, At bandima et Mi bandima (lier l'éléphant, lier le buffle), tournent autour de la relation de la nature et de la culture, du contrôle, de la domestication des pulsions. Tout ceci est compris dans l'action symbolique de lier, d'attacher une bête sauvage » (« Tovil, Exorcismes thérapeutiques bouddhistes », Bruce Kapferer, Georges Papigny, Desiris Ed., 2002, p.69).

La transgression de la Loi de la Vie, c'est-à-dire pour l'humain de sa nature profonde qui est d'ordre spirituel, en particulier par une identification aux pulsions, peut générer une régression à une nature animale. Catherine de Sienne, dans son « Dialogue » avait déjà écrit : « L'homme naît dans l'étable, parmi les animaux et ceux qui n'exercent pas la lumière de la raison font du Temple de leur âme un repaire d'animaux, le jardin de leur âme revenant à l'état sauvage ».

La Bible nous montre comment pour le sauver du déluge, l'enfouissement dans les eaux, Noé rassemble les animaux dans son Arche. On peut y voir une image des nécessaires intégrations des pulsions animales au champ de conscience par la voie symbolique (arche). L'homme qui ne maîtrise pas l'émergence des mécanismes bio-psychologiques qui l'habitent ou bien les refoule, risque de se noyer dans des affects diluants.

La question se pose bien entendu de l'autonomie des ces structures-énergie par rapport à nous, à notre psyché, à notre cœur. Il semble que cette autonomie soit bien réelle comme Jung l'avait déjà signalé à propos des archétypes. Mais nous pouvons cependant contribuer à leur invocation-évocation de façon bénéfique aussi bien que dommageable. Les invocations sataniques de certaines formes de rock sont aussi opératoires, comme l'usage de certains objets qui font partie de l'art magique ou le fait de revendiquer d'appartenir au monde l'ombre en s'habillant systématiquement tout de noir. Inversement, les rituels de guérison se proposent comme des structures-énergies spécifiques qui appartiendraient à une forme de « magie blanche » tel que le revendique l'Hermétisme chrétien. L'intentionnalité revient ici au premier plan pour différencier ce qui habite des approches thérapeutiques ou initiatiques et des pratiques superstitieuses. Saint Paul nous rappelle dans une célèbre Lettre (I Corinthiens 13, 1-3), que l'amour doit être roi et institue la différence entre le pouvoir et l'avoir : « Que je parle les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'un gong retentissant, qu'une cymbale tonitruante. Que j'aie de l'inspiration, que je sache tous les mystères et toute la connaissance, que j'aie toute la foi, à transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien ». Et l'intention est toujours à purifier car elle n'est jamais complètement dénuée de l'attente d'avantages secondaires, conscients ou inconscients, des revendications sournoises de l'ego en quête de reconnaissance, de toute-puissance... Le rituel sert donc aussi à se prémunir contre cette impureté toujours présente de notre intentionnalité. Lorsque celle-ci est trop trouble ou qu'elle n'est pas assujettie aux exigences rituelles, la superstition s'insinue, c'est-à-dire la manipulation des formes-énergies.

Dans un travail d'initiation, l'intention doit être entière, c'est-à-dire assumer l'intégralité de notre être. Une intention qui viendrait seulement de la tête, sans y mettre le cœur et les « tripes », peut très vite être infestée par les désirs voraces de l'ego. Le véritable thérapeute est ainsi appelé à purifier sans cesse sa personne et cela passe dans les traditions amazoniennes par une purgation permanente du corps-énergie. Les plantes émétiques (vomitives) sont donc très présentes à Takiwasi. Vomir constitue inévitablement un geste d'humilité en contraignant le sujet à « courber l'échine », à rompre la rigidité du « peuple à la nuque raide » auquel nous appartenons tous à divers degrés.

Revenons à cette situation de crise émergente où un sujet connaît une grande instabilité psychique et se sent extrêmement vulnérable. Au moment de la bifurcation possible vers la vie ou la mort, la croissance ou le renoncement, se manifeste souvent une espèce de pulsion intelligente qui pousse vers la décision néguentropique. Cela est présenté généralement comme une force venant d'avant, du passé, de l'antériorité du sujet et qui le propulserait vers le futur, l'espérance, le choix du risque de vivre. De la même façon que l'évolution ontogénique, la poussée de vie phylogénique est traitée en terme de flux vital semblable à la sève montant du sol vers les extrémités des plus hautes branches de l'arbre. Comme si une force intérieure catapultait de manière incessante la vie en avant. On peut cependant se demander s'il ne s'agirait pas aussi d'une aspiration de la vie vers le haut comme les radiations lunaires attirent la sève ou font monter les eaux de l'océan. L'homme serait-il donc ainsi aspiré ou inspiré vers le dépassement constant de lui-même par une force d'attraction spirituelle transcendante qui le tirerait vers son épanouissement ?

Reconnaître cette capacité de l'homme à être inspiré lui ôte du même coup toute prétention à être créateur. L'homme ne crée rien, il matérialise ses inspirations. Dans cet ordre d'idée, une transgression fondamentale et majeure de l'humain consiste à prétendre qu'il donne la vie. La mère ne donne pas la vie, elle la transmet. Nos parents ne nous ont pas donné la vie, ils nous l'ont transmise. L'homme ne crée pas, il transforme, il transmet, il informe mais il ne crée pas. On se croit tout le temps créateur, on ne fait que cela d'ailleurs. Tant qu'on se croit créateur, on est dans la toute-puissance et l'inspiration est impossible. Seul celui qui est vraiment dans l'humilité, et Dieu sait si c'est difficile pour nous tous, peut être inspiré.

Dans ces moments de délibération interne, au cœur de la crise, l'être humain peut demander à être inspiré, peut solliciter l'inspiration, peut prier pour être fécondé par cet inspir divin. Toutes les traditions insistent justement sur la place de la prière, de la méditation, ces espaces de vide intérieur où l'être en accueil et réception peut être visité. Accepter d'offrir des instants « inutiles », où l'on donne de son temps, en acceptant de ne rien comprendre, permet à l'inspiration de surgir, sur le moment ou plus tard. Cette mise en disponibilité signale également la reconnaissance d'une transcendance. Et en dernière instance, la forme-énergie qui nous structure, nous nourrit, nous habite est de l'ordre de la transcendance. L'investissement de l'être humain suffisamment disponible par cette puissance qui le dépasse le conduit à l'extase.

Conclusion

J'ai essayé de naviguer au milieu de nombreux thèmes très difficiles d'abord. J'espère que ces quelques développements polymorphes finiront par peindre une manière de voir la question de la réalisation personnelle.

Dans notre processus d'individuation personnelle, le but est finalement d'ajouter à chaque étape de l'ordre à la situation précédente en assimilant correctement les informations surgies au cours des expériences de vie. Ces données de plus en plus complexes sur l'univers sont alors intégrées dans un système organisationnel qui, tout en s'enrichissant, va se simplifiant. Nous sommes des systèmes vivants ouverts où notre « corps » acquiert une énergie de plus en plus élevée et de plus en plus subtile. Chaque crise existentielle offre l'occasion de refuser la pulsion entropique qui conduit à la mort pour choisir l'inspiration néguentropique qui nous invite à passer à un niveau supérieur d'être et de conscience.

Être davantage conscient signifie comprendre moins (au sens purement rationnel et égotique du terme) pour être davantage compris, saisi, « pris » par une dimension d'Être qui nous dépasse. Nous sommes invités à participer au beau, au bon et au bien mais par les voies de la contemplation. La tentation fondamentale de l'être humain, décrite dans la scène mythique de la Genèse, est de céder à notre fonction féminine (la femme saisit la pomme) qui prétend accéder à la connaissance du bien et du mal en se l'incorporant, en s'appropriant ses fruits. La connaissance est de l'ordre de l'être et pas de l'avoir: elle peut la voir mais pas l'avoir. On ne peut s'approcher du savoir et de la connaissance de la vie que par la contemplation de son immense mystère. Les grandes traditions proposent ainsi de se conformer à ce mystère par les voies de l'imitation des Eveillés : imitation du Christ, du Bouddha, du Prophète... Cette contemplation demande un constant réajustement et une purification du « regard porté sur ». L'élaboration patiente de ce vase d'accueil intérieur par la prière-méditation offre la possibilité d'être inspiré, voire emporté (transports mystiques) ou ébloui (illumination). On n'est plus là dans la saisie primaire des données par l'enfant qui veut s'approprier le réel mais au contraire dans un mouvement de dépossession, de détachement, d'oubli de soi. Les bouddhistes insistent avec juste raison ce me semble sur ce processus de dépouillement de tout ce que l'on croit savoir, de tout ce qu'on croit.

Comment d'ailleurs pourrait-on être détenteur du savoir ? Détenir cela veut aussi dire arrêter. On ne peut pas détenir la vérité mais on peut « être » dans le vrai. On ne peut pas « avoir » raison mais l'on peut « être » raisonnable. Quand Jésus parle, le rabbi reconnu ne dit jamais « j'ai raison, je pense que, je crois que », il annonce d'autorité : « en vérité, Je vous le dis » et il s'identifie avec l'Être de Vérité en proclamant : « Je suis la vérité », « Je suis ». On ne peut qu'être dans la vérité ou être la Vérité, on ne peut pas seulement « avoir » raison.

Je crois précisément que le grand défi de l'heure actuelle au sein de notre société du relativisme est l'affirmation et la reconnaissance que la Vie et l'univers sont la manifestation d'un ordre transcendant. La loi de la nature embrasse toute la création y inclus notre nature humaine et de ce fait nous met en présence d'un lien réel et obligatoire avec la vérité. Dans une époque où l'on considère de bon ton d'accorder à chacun « sa » vérité, cette pseudo-tolérance cache en fait le poison de l'intolérance la plus violente. La tolérance ne peut exister que dans la différenciation, la différence reconnue et acceptée de l'autre, de son irréductible altérité et donc de sa liberté fondamentale. Feindre d'ignorer les différences constitue une imposture et une tentative d'assimilation de « tous les autres » à une espèce de masse indifférenciée. C'est précisément la négation de la tolérance et l'institution de l'indifférence comme fondement social de la collectivité. La défense indiscriminée des vérités particulières au nom d'une prétendue tolérance et d'une la liberté confondue avec le caprice abolit le véritable respect de l'autre et sa liberté d'accès à sa vocation spirituelle. Dans cette confusion des valeurs, la notion même de Vérité unique et fondatrice du monde est tout simplement annulée. Nous sommes dans un monde qui nie le fait qu'il puisse y avoir une vérité et cette négation gravissime laisse le champ à toutes les impostures possibles.

Nous sommes face à une instabilité très grande des énergies des personnes et de la société qui nous offre l'occasion d'une crise émergente. Le travail d'individuation prend une dimension collective à l'époque actuelle. Dans cette bifurcation possible, la délibération interne collective et les aspirations qui se feront jour nous conduiront-elles vers la négation entropique, cette « culture de la mort » déjà dénoncée et qui mène à la dégradation du système vers la sauvagerie et la violence ? L'indifférence, la tiédeur, la peur, les résistances prendront-elles définitivement le pas sur le nécessaire courage pour un saut négentropique vers une vie nouvelle ? Ce courage sera surtout requis pour vaincre le tabou de la modernité sur le sacré et le spirituel, et l'arrogance de ses mythes afin d'avoir l'audace de reconnaître que notre monde s'inscrit dans un ordre transcendant, que « quelque chose » nous dépasse... que la prétention de la science à dire le vrai sur le sens des choses, et de plus à être seule à pouvoir le faire, relève de l'imposture.

Puisque nous sommes dépassés complètement par notre propre existence, autant le reconnaître. Le cadeau que nous pouvons nous faire à nous-mêmes est l'audace de grandir. Il y suffit d'un peu d'humilité et de nous laisser habiter par la passion de la vérité, de nous laisser saisir par la foi en l'homme libre. Cet homme libre est celui qui accepte de ne pas saisir l'esprit qui le transcende mais d'être saisi par lui.

Je vais conclure là-dessus, sur un trop vaste sujet. J'espère que je n'ai avoir été trop ennuyeux et je vous propose de me poser des questions et s'il y a des commentaires à faire, je suis à votre disposition. Merci.

Questions ouvertes

Merci docteur pour cette conférence fort intéressante. Vous avez dit à un moment : on a droit à la transgression pourvue qu'elle soit passagère, pourvu qu'elle organise l'ici et le maintenant. Je voudrais savoir si c'est votre expérience ou si c'est extrait d'un livre, d'un corpus ?

Ce que j'ai dit vient avant tout de mon expérience. Mais je n'ai pas dit qu'on a droit aux transgressions, j'ai dit que lorsqu'on régresse vers l'indifférencié dans un contexte rituel, là il n'y a pas transgression parce que c'est posé dès le départ comme une quête de retour à une plus grande normalité. Il ne s'agit pas de demeurer dans la régression mais de viser un statut de plus haut progrès dans la démarche d'individuation. A propos des états modifiés de conscience, on peut modifier sa conscience avec une possibilité de régresser dans une certaine indifférenciation, mais on le fait pour revenir ensuite à la conscience de l'ici-et-maintenant et enrichi cette expérience là. Donc, la régression a lieu dans un but ultime de progression et de ce fait il n'y a pas de transgression vraie. C'est pour cela que le contexte rituel est fondamental.

Mais le rituel n'est pas n'importe quoi. Il ne s'agit pas d'improviser avec quelques bougies, un peu de musique relaxante, de la fumée d'encens... Il ne s'agit pas d'esthétique qui n'a rien à voir avec l'efficacité rituelle. Je vous assure que les chants de certains guérisseurs n'ont rien d'esthétique a priori mais au sein de l'expérience, la perception en est toute différente. Le rituel est imposé par le véhicule énergétique qu'on manie ou utilise. Si vous roulez en vélo, vous ne pouvez pas faire comme si vous conduisiez un trente tonnes. Une plante comme l'ayahuasca est un véhicule qui présente une structure énergétique particulière. Elle nous permet de nous transporter durant les sessions dans des espaces psychiques différents. Elle possède une forme spécifique, une manière de nous mouvoir, de nous déplacer. Tout véhicule nous impose une certaine conduite. Si on utilise l'ayahuasca, le rituel est imposé par la structure énergétique propre de l'ayahuasca. Le conducteur a également sa propre manière de fonctionner. La personne qui mène la session a sa structure propre, de même que le lieu de la session et autres éléments du contexte. C'est cet ensemble de facteurs qui conditionne la conduite rituelle.

Si le thérapeute qui conduit la séance fonctionne en système fermé, il ne peut ouvrir l'espace thérapeutique. Si son intentionnalité n'est pas claire, quel sur-ordre pourra-t-il instaurer ? Quand on fait ce genre d'expérience, ce sont des choses à vérifier. Qui est cette personne, au fond ? Cherche-t-elle de l'argent, du sexe, du pouvoir, de la reconnaissance ? Quel est son degré d'authenticité ? La réponse à ces questions détermine le fait de poursuivre ou s'engager ou non avec un thérapeute.

Le rituel ne consiste pas à répéter le scénario d'un autre, à copier ou imiter une scénographie. Il ne suffit pas de faire la même chose que ce que l'on a observé ailleurs. Cela ne marche pas. Le rituel doit être investi d'une intentionnalité claire et la forme doit être adaptée à celui qui le réalise. D'autre part, nous devons retrouver la notion d'habilitation qui choque encore beaucoup de gens. On aimerait que chacun soit « libre » mais en réalité n'importe qui ne peut pas faire n'importe quoi. On ne peut pas faire de rituel sans y être expressément autorisé. Comment et par qui est-on autorisé ? Les indications généralement surviennent d'abord par des visions ou des rêves qui doivent ensuite être contresignés dans la réalité ordinaire à travers des maîtres en la matière ou à travers des événements signifiants de l'ordre de la synchronicité. Il est extrêmement risqué et dangereux de se mettre à faire des rituels sans y être clairement habilité. Les plus grandes précautions sont nécessaires lorsqu'il s'agit d'intervenir dans le monde-autre.

Vous remarquerez d'ailleurs que dans toutes les voies initiatiques quelles qu'elles soient, il est toujours demandé une soumission, une obéissance au supérieur hiérarchique, au maître, toujours. Il s'agit-là d'une protection fondamentale. Si l'on se trompe mais qu'on ait demandé la permission, dans l'ordre rituel cette autorisation compense notre erreur et la corrige. Si le supérieur hiérarchique a lui fait l'erreur en accordant une autorisation inadéquate, l'ordre hiérarchique nous protège et le protège également à la condition qu'au sommet de cette pyramide s'inscrive le respect de la transcendance. L'ordre est ainsi constamment entretenu et assure la sécurité des opérations rituelles. Les notions de soumission et d'obéissance sont trop souvent assimilées à une forme d'annexion de sa propre liberté. Incompréhension fondamentale : c'est au contraire la meilleure protection qui puisse exister.

L'habilitation répond à la reconnaissance d'une authentique vocation qui se trouve ainsi confirmée. Et la vocation - je le répète assez souvent et je redis encore ce soir ma vision des choses- dépasse évidemment la dimension professionnelle pour désigner « ce à quoi l'on est voué » dans notre vie. Chaque personne est porteuse d'un destin, d'une potentialité -voilà sa vocation- qu'elle réalise ou ne réalise pas. La plupart des gens ne connaissent pas leur vocation de vie parce que dans notre monde occidental tous les rites de passage ont été supprimés, toutes les occasions de définir ce qu'est la vocation individuelle, ce vers quoi la vie nous porte. Dans les sociétés traditionnelles, le vers l'âge de dix ou douze ans, les rites de passage permettaient au jeune pré pubère de déterminer son identité à différents niveaux. Sur le plan sexuel, l'identité connue dans le corps devait être intégrée dans la conscience et les comportements différenciés. L'identité tribale, groupale, clanique connue par la naissance et l'hérédité devenait effective. Et dans l'ordre de la fonction sociale se définissait également la vocation d'activité où l'individu servait au mieux la communauté en exerçant pleinement ses talents. Celui-ci sera guerrier, celui-là artisan, cet autre chaman... il s'agissait d'identifier ce dont le sujet était porteur et apte à réaliser dans sa vie. Connaître sa vocation amène à sacrifier tout le reste. Si ma vocation est d'être un guerrier, je dois devenir le meilleur guerrier possible et de fait renoncer à être guérisseur ou artisan. Ce renoncement n'incrimine nullement les autres vocations mais signale simplement leur inanité en ce qui me concerne. Autrement dit il s'agit de sacrifier le secondaire pour aller à l'essentiel. La notion de sacrifice n'est pas non plus très à la mode. Elle s'impose cependant si l'on souhaite réaliser sa vocation profonde et sacrifier ainsi sa vie (sacrifice = sacer facere = faire du sacré). Il faut élaguer les branches basses de l'arbre si on veut qu'il pousse en hauteur. Toute croissance exige un sacrifice.

Donc je me suis étendu sur la notion de régression, sur la transgression de l'ordre quand elle n'est pas faite dans un contexte rituel. « Fumer un joint » revient à consommer du cannabis, plante sacrée, hors contexte rituel donc dans la transgression avec les conséquences qui en dérivent automatiquement. Utiliser du cannabis dans un contexte rituel comme dans certaines traditions de l'Inde par exemple peut jouer un rôle initiatique de la plus haute importance. Mais en Occident, personne ne se donne la peine d'étudier durant des années comment cela fonctionne, de se purifier longuement, de se soumettre à un maître initiateur, d'intégrer les enseignements au quotidien, etc. La recherche du « fast-trip » ludique à portée de main représente tout le contraire des formes initiatiques ancestrales qui le considèrent comme un mépris grave et dangereux de « l'esprit » de cette plante.

Et la cigarette ?

Le tabac est la plante initiatique par excellence de l'Amazonie, la plante la plus puissante. Le même mépris de sa sacralité et l'ignorance des formes rituelles le concernant induisent quand même 60 000 décès par an en France. La transgression cela se paye. Les indiens ne meurent pas de tabagie.

Bonsoir, je voulais poser une question sur la transcendance...

La plupart des peuples traditionnels ne parlent pas expressément d'une transcendance dans la mesure où ils considèrent qu'il s'agit d'une réalité inaccessible. On ne peut pas nommer Dieu, on ne peut pas y accéder, on

ne peut accéder qu'à ses manifestations. Mais l'accès à ses manifestations dans le respect revient au même que la vénération du Créateur. Les manifestations du Créateur dans ses créatures, comme par exemple les animaux dont nous avons parlé, constituent des médiations où la transcendance se révèle. Les anthropologues qui voient souvent de l'extérieur ce contact des indiens avec le monde-autre sans en avoir une expérience personnelle, discernent difficilement ce qui peut relever de la reconnaissance de la transcendance ou de ses médiations. Les sociétés traditionnelles sont tournées vers un dieu unique mais, étant inconnaissable, il leur semble inutile de perdre de l'énergie en vain pour le connaître mais plutôt d'essayer de le connaître indirectement à travers ses différentes manifestations. Et là on se spécialise. Il y a les spécialistes des esprits de la terre, de l'eau, de la forêt, de l'air, etc. Tout l'univers est habité. La transcendance elle-même, on ne peut rien en dire donc on n'en parle pas. Si l'on pousse un guérisseur dans ses retranchements il finira par reconnaître l'existence d'un Créateur... dont il ne peut pas dire grand-chose.

Donc pour moi, l'animisme supposé des indiens reflète plutôt la pensée laïque voire athée de l'anthropologie classique qui ne croit pas en Dieu. Pour un Indien, penser le monde sans divinité, sans esprit, est de l'ordre de l'insensé, de la folie. De nombreuses croyances anthropologiques (ou tout simplement occidentales) sont totalement incohérentes pour les Indiens. Par exemple la notion de magie telle que conçue en Occident est incompréhensible en Amazonie. La fameuse pensée magico-religieuse et pré-logique des Indiens révèle surtout la conception occidentale réductrice, positiviste et linéaire qui la qualifie. La négation du monde-autre que n'osent pas expérimenter les occidentaux les conduit à projeter leur ignorance sur le savoir des Indiens. Ce qui est visionnaire chez eux devient halluciné chez l'occidental. Les guérisseurs parlent de leur « science », expérimentable par tout un chacun et non d'une religion ou croyance. Avant l'arrivée des Espagnols ils ne savaient même pas ce qu'était une religion constituée. Leur savoir comporte des pratiques qui permettent une meilleure connaissance de soi, une meilleure connaissance du monde. On peut être animiste, chrétien, bouddhiste ou agnostique, ces pratiques orienteront pour chacun vers un approfondissement de la façon dont il structure sa vision du monde. Ces systèmes sont donc extrêmement ouverts et non excluant à la différence du savoir occidental.

Je suis un peu étonnée de comprendre que les plantes sont des choses avec un savoir à nous offrir. Je me demande pourquoi et en même temps quelle sorte de savoir parce que toutes nos connaissances relèvent du cortical alors qu'il semble ici s'agir d'un ressenti, d'une autre façon de connaître, inconsciemment. Quel est le mode de connaissance des plantes ?

Oui, c'est tout à fait étonnant quand on dit que les plantes vont nous enseigner mais elles nous enseignent et elles parlent. Moi j'ai pris des plantes et effectivement elles m'ont parlé, c'est comme ça. Pourquoi, je ne sais pas, c'est secret ou divin, je ne sais pas, je n'ai pas la réponse au pourquoi mais elles parlent. On a la réponse au pourquoi si on entre dans le mode de pensée ou discours analogique, métaphorique. Si on souhaite une explication linéaire, rationnelle, un discours cortical, on aboutit très vite au non sens. On est en effet très vite limité par le discours rationnel, catégoriel, catégorisant utilisé habituellement en Occident. Lors de nos séminaires et avec de nombreuses autres approches, même sans plantes amazoniennes, se produisent de nombreux phénomènes extraordinaires : sortie du corps, prémonitions, synchronicité, perceptions extra-sensorielles, etc. Cela échappe en grande partie à l'approche rationaliste, positiviste, matérialiste.

Lorsqu'un enfant de 3 ou 4 ans dit à sa mère: « tiens, j'ai vu Mamie dans le salon hier soir » alors que la grand-mère est morte depuis plusieurs jours, on lui dit généralement : « arrête d'insulter ta grand-mère ! ». Et en aparté : « quelle imagination, il a le petit, ce décès l'a traumatisé... ». Son histoire est d'emblée niée, le fait invalidé. L'enfant se sent exclu et incompris : il sait désormais qu'il doit rejeter et taire ce genre d'expérience pour ne pas décevoir ses parents. La censure des faits psychiques transrationnels se met en place et produira un adulte adapté aux normes de la société, c'est-à-dire déconnecté de sa sphère mentale symbolique. Dans toutes les traditions ancestrales on admet couramment cette présence de l'esprit des morts, fait banal qui ne surprend personne et pour lequel existe une série de rituels destiné à la protection des

vivants et la libération du défunt. Il existe d'ailleurs une très haute coïncidence des descriptions de ces faits dans des cultures très éloignées.

Dans les sociétés traditionnelles, au contraire la subjectivité est acceptée d'emblée comme une voie de connaissance du réel. Ce qui par contre fait défaut chez elles est un plus grand développement des fonctions rationnelles sans que cela ne signifie la négation des antérieures. C'est peut-être ce que nous pouvons apporter aux Indiens d'Amazonie qu'il ne faut pas idéaliser. Ils ont aussi leurs problèmes et leurs limites. Une grosse difficulté réside par exemple dans la pratique intense de la sorcellerie. Ce sont avant tout des combattants, des guerriers qui utilisent largement leurs connaissances du monde-autre pour « résoudre » leurs conflits internes par des guerres chamaniques. Voilà leur part d'ombre. Nous pouvons les enrichir de notre habileté au maniement des fonctions du cerveau gauche comme nous avons besoin d'eux pour reprendre contact avec notre cerveau droit, revaloriser notre subjectivité. Ce que l'on sent, ce que l'on croit, ce que l'on perçoit peut nous aider à croître : ce n'est pas seulement ce qui se mesure. D'autre part, l'objectivité supposée, rationnelle, occidentale ne fonctionne que jusqu'à un certain point : elle nous permet de construire des machines et de les faire fonctionner. Mais dès que l'on aborde la dimension psychique, l'instrument rationnel s'avère insuffisant. A la pointe de la recherche scientifique rationnelle, on trouve la pensée relativiste et de nouveau réapparaît la dimension subjective. Mais la connaissance et intégration de la dimension quantique au niveau individuel suppose d'auto-expérimenter des phénomènes trans-rationnels (états modifiés de conscience, phénomènes « psy », etc.). Cela explique la nécessité de recourir à la physique quantique et autres systèmes de cohérences transrationnels pour pouvoir « lire » et interpréter les vécus liés au chamanisme en général. Les modèles de la science conventionnelle, la mécanique classique, la thermodynamique, sont ici obsolètes, dépassés. A ce titre, les sociétés traditionnelles nous offrent un bagage expérimental extraordinaire. Leur problème à eux c'est la mise en forme rationnelle, académique où nous excellons. Nous sommes de grands bavards au discours très structuré ! C'est aussi notre force. Tandis qu'ils sont plus proches de la nature, des fonctions instinctuelles, avec une perception immédiate et globale du réel. La faiblesse qui s'y adjoint est l'éventualité de ne pas donner de limite aux pulsions qui méritent un contrôle.

Pour revenir à votre question, elle demande une réponse complexe. Pour faire simple disons que la conception indienne est celle de l'existence d'une information-structure chez tous les êtres vivants. On peut appeler cela un « esprit ». Chaque être humain est doté d'un esprit spécifique qui possède cependant des résonances avec les formes végétales et animales (et peut-être même minérales). Ainsi l'esprit de chaque être humain peut être visualisé (en rêve, lors d'EMC, de voyance spontanée) comme relié à une plante spécifique aussi bien qu'à un animal (ou plusieurs). Chez les animaux il semble exister des esprits individuels dans certains cas au moins et des esprits collectifs (par exemple pour les grands groupes de gibier qui ont droit à des rituels de propitiation au moment de la chasse ou la pêche). Par contre, pour les plantes l'esprit semblerait uniquement collectif. Cette cartographie du monde invisible requiert encore de nombreuses études et expérimentations.

Les alcaloïdes des plantes psychoactives sont similaires, voire identiques, à nos neuro-transmetteurs. La biochimie confirme donc une certaine parenté entre l'homme et les plantes. La communication avec l'esprit des plantes est donc facilitée par leur ingestion (voir à ce titre le livre de Romuald Letierrier, « L'enseignement de l'Ayahuasca : Réflexions sur un mode de communication entre les plantes psychotropes et la conscience humaine », Yvelinédition, 2005). La connaissance passe par l'expérimentation d'états modifiés de conscience, avec les plantes ou avec autre chose, les plantes étant un support ou médiateur privilégié, un moyen simple et efficace d'accès au monde-autre. Ceci dit, j'insiste sur l'importance du rituel ad hoc: là-dessus on ne peut transiger. Il peut être dangereux d'entrer en état modifié de conscience sans rituel adéquat.

Bonsoir, je voulais savoir s'il existait en Europe une plante initiatique ?

On a jusqu'au Moyen Âge été assez proche de tout cela, mais ce qui s'est perdu peut se retrouver. Justement, dans cette vision du monde, les savoirs ne sont jamais perdus définitivement parce que ces informations-

structures, ces champs de formes énergétiques de l'invisible demeurent en permanence. Et l'on peut y accéder par de multiples voies. Il est remarquable par exemple que lors de l'expérience avec ayahuasca, surgissent certaines informations qui ne concernent pas du tout l'Amazonie ni la vie des expérimentateurs ou du guide. Ma femme a par exemple eu des enseignements par des moines bouddhistes apparaissant dans ses visions sans que cela n'appartienne à sa propre histoire ni à des ascendants immédiats. Ces informations sont par ailleurs cohérentes, précises et peuvent être retrouvées dans leur culture d'origine. J'ai moi-même eu une vision très structurée orientale à très forte charge symbolique. Lors d'un voyage ultérieur en Thaïlande, dans un monastère consacré au bouddha jeûnant, il était fait état d'une vision du Bouddha lors de son jeûne qui était exactement la mienne... On peut donc accéder à des informations très diverses dont la cohérence pour le sujet, comme pour un rêve, n'apparaît pas toujours immédiatement. Cela ressemble à la recherche d'émetteurs radio au hasard : on peut aussi tomber sur radio Pékin sans parler un mot de chinois... Il reste à savoir pourquoi on peut ainsi rentrer en résonance avec des champs extrêmement divers : la nature dont on est porteur ? notre propre énergie ? des capacités psychique particulières ? des héritages ancestraux ? des formes symboliques cohérentes et signifiantes pour notre usage ?

Il existe évidemment en Europe des plantes sacrées ou initiatiques comme la mandragore, la jusquiame, le lierre, l'éphedra, le gui, des champignons... Je n'en n'ai pas d'expérience personnelle. Il faut en retrouver les usages corrects et en particulier les formes rituelles. Je crois que c'est un travail très intéressant et déjà certaines personnes s'y intéressent de près (Christian Ratsch en Allemagne, Giorgio Samorini en Italie, Anne-Laure Rigouzzo en France, etc.). Une fois encore, l'importance en est un usage correct parce qu'un usage sauvage, mal dosé, mal guidé, sans préparation, pourrait aussi générer de sérieux problèmes.

Je tiens à le dire publiquement: je ne défends pas l'ayahuasca sinon un certain usage de l'ayahuasca. Je ne défends pas l'alcool, je défends un certain usage de l'alcool. Je ne défends pas la marijuana, je défends un certain usage de la marijuana. L'usage signale le contexte, l'intentionnalité des expérimentateurs, celle du guide, leur préparation, les doses, la forme rituelle... Ceci dit, l'ayahuasca pourrait servir, à travers les fonctions de voyance stimulées lors de la modification de conscience, à redécouvrir précisément la fonction et mode d'usage de certaines plantes européennes. C'est une fonction traditionnelle de l'ayahuasca chez les guérisseurs amazoniens pour découvrir de nouveaux remèdes et de nouvelles plantes.

Il me semble que cela va venir de toutes façons vu la demande croissante et déjà énorme pour d'autres formes de soins. Il est peu probable que des milliers d'européens se transfèrent au Pérou pour prendre l'ayahuasca ou d'autres plantes quand il en existe de similaires en Europe. C'est une potentialité de guérison tellement extraordinaire que cela ne peut que croître. Espérons que la censure ne va pas obliger ces recherches à se faire sauvagement et ainsi amener un dévoiement des usages. Derrière les apparences « folkloriques » du chamanisme traditionnel qui à première vue semble étrange à l'européen moyen, se révèlent une extrême rigueur et une grande exigence. Quand les choses sont bien faites, les résultats sont très satisfaisants.

On sait par exemple que l'abord conventionnel des pathologies dégénératives, des atteintes du système immunitaire, sont assez inefficaces dans le monde occidental. En effet, ces affections sont liées aux questions structurelles de notre système de fonctionnement occidental. Nous avons abordé ce soir la question des limites entre moi et non-moi : nous sommes globalement dans un processus régressif d'indifférenciation collective. On ne sait plus où l'on commence et termine comme sujet et où commence et termine l'autre. Notre être devient indéfini, nos choix, nos idées, nos goûts de même. Il s'agit d'une véritable épidémie d'indifférenciation collective, somatique, psychique, affective et spirituelle. À mon sens, on ne pourra pas résoudre ces pathologies de l'indifférenciation, auto-immunes, sans se pencher sur les modes de fonctionnement de notre société qui passent par la massification des marchés, la standardisation des consommateurs, l'uniformisation de la mode. Les manifestations somatiques affectent aussi la sphère du mental qui s'indifférencie également. Nous avons évoqué auparavant l'oubli de soi de la maladie dégénérative d'Alzheimer, la régression dans l'indifférenciation infantile. Les pathologies mentales sont également en croissance alarmante, l'indifférenciation psychique conduisant au délire (indistinction du réel

et de l'imaginaire). Mais une grande peur traverse le monde médical dès que l'on aborde la question de la psychose, chasse gardée des psychiatres. On craint l'explosion si on touche au « noyau psychotique » : mais si on n'y touche pas d'une façon ou d'une autre, c'est une explosion psychotique collective qui se prépare. Face à une bombe à retardement, il vaudrait mieux agir qu'attendre. Bien entendu, avec mille précautions : on ne peut certes pas donner de l'ayahuasca à un psychotique juste pour « voir ce qui va se passer » ! Mais entreprendre une recherche sur ce sujet serait des plus prometteurs et il existe déjà des cas et des expériences encourageantes. Nous assistons chez les jeunes à une véritable explosion de « psychoses cannabiques » qui nous semble dramatique. L'effraction brutale de leurs structures psychiques au moyen du cannabis permet l'accès à des informations du monde-autre à très forte charge symbolique et énergétique qu'ils ne sont pas préparés à intégrer.

Mais à ce niveau-là, est-ce que vous pouvez faire quelque chose pour ce genre de personnes ?

Est-ce que l'on peut faire quelque chose pour ce genre de personnes ? Cela dépend.

Cela ne dépend pas de la personne mais dans le contexte de votre connaissance des médecines traditionnelles, qu'est-ce qu'il est possible de faire ?

À partir du moment où il y a une structure délirante, il faut y aller au cas par cas mais a priori il existe une possibilité à explorer. On aurait tout intérêt à évaluer d'abord s'il s'agit véritablement de personnes pré-psychotiques dont le cannabis exalte le terrain ou bien de sujets ordinaires se trouvant dans l'incapacité d'intégrer des informations qui les dépassent et qui, en s'incorporant à leur ego peu structuré, induisent une inflation aux allures délirantes. La désintoxication de ces sujets et une aide à l'intégration correcte (sans déni) des puissances symboliques entrevues nous a permis dans certains cas de dégonfler la forme délirante et ramener le sujet à une contention psychique adéquate et sans dépendance à des médicaments psychotropes.

La qualification de « psychotique » est extrêmement labile. J'ai vu des gens qualifiés ainsi, qui ont pris des plantes et qui n'ont pas pour autant fait une bouffée délirante. D'autres ont même parfois réduit de façon évidente leurs fantasmes. Lors de la session d'ayahuasca on peut passer par une expérience intérieure qui s'assimile à un vécu délirant, à un vécu autiste, à un vécu psychotique : tous ceux qui travaillent longtemps et profondément avec l'ayahuasca sont passés par ce vécu qui est quasi indispensable à la formation. Nous portons tous en nous des germes de folie, des peurs métaphysiques, des héritages douloureux face auxquels on a tendance à fuir dans la dissociation. L'initiation consiste précisément à explorer ces territoires intérieurs afin de pouvoir les « déminer » en quelque sorte, désactiver les bombes latentes cicatrifier les blessures, colmater les fissures. Bien entendu, ce genre d'approche ne peut s'improviser et requiert maîtrise et sérieux. Quand le cadre rituel de contention et d'intégration est bien posé, la révélation et l'expression du « délire » de tout un chacun peut se faire, le sur-ordre du thérapeute assurant la gestion de la crise cathartique libératrice. Les sujets reviennent enrichis de cette exploration, consolidés en eux-mêmes et ayant réparé en eux certaines fractures psychiques. Mais on comprend aisément que sans les sérieuses précautions d'usage, le sujet sans contention pourrait aggraver un morcellement intérieur sans aboutir à une réintégration ultérieure.

Y a-t-il des gens à qui cela soit déjà arrivé, qui ont une pathologie et est-ce qu'il arrive qu'ils s'en sortent ? ...

Qu'ils s'en sortent oui, toutes les maladies peuvent se guérir mais pas tous les malades. Théoriquement, oui tout est possible mais il faut voir cas par cas.

Quand j'ai eu l'occasion de parler de l'ayahuasca avec un certain nombre de maîtres spirituels, des Tibétains, des maîtres tantriques ou taoïstes, ils montrent une grande réticence par rapport à l'ayahuasca qui serait une espèce de court-circuit qui accélérerait de façon artificielle un processus d'évolution spirituelle naturelle. Est-ce que dans votre pratique il y a ce genre de considérations d'une espèce de risque de court-circuit par rapport à un processus naturel ?

Si c'est bien fait, non. On ne peut pas accélérer un processus d'évolution spirituelle. L'ayahuasca apporte deux choses, pour le dire simplement : purger des fausses idées, des faux concepts, des informations inutiles ou encombrantes, donc d'abord un travail de nettoyage; et ensuite se fait un travail d'information, d'enseignement, on doit apprendre à intégrer. Il y a des intégrations qui sont conscientes au moment-même de la prise d'ayahuasca, mais la plupart des choses vont se passer dans le corps sans que la personne ne le réalise sur le moment. C'est-à-dire que le sujet incorpore des énergies, des informations, qui émergeront plus tard à la conscience. En quelque sorte, on remplit la soute de carburant et après on referme la soute, on referme le corps énergétique et cette personne va intégrer cela tout doucement à travers rêves, insights, compréhensions, intuitions... Il n'y a pas de raccourci dans le développement personnel. Il y a des moments où il peut y avoir des accélérations dans l'apport d'informations, mais de toute façon le temps d'intégration est nécessaire. On ne peut pas aller plus vite que la machine. Il nous faut du temps pour évoluer, il nous faut du temps pour intégrer. Il y a des gens qui vont plus vite que d'autres mais tout le monde a besoin de la durée. Donc penser qu'on va passer quinze jours ou trois semaines à prendre de l'ayahuasca et qu'après on aura fait un saut qualitatif immédiat est partiellement illusoire. Il y faudra inévitablement l'intégration dans le quotidien. Nous ne sommes pas dans la magie : l'effort est nécessaire, le temps est indispensable.

Cela me fait penser à une personne qui me disait : « j'ai demandé à l'ayahuasca d'aller au septième ciel », et alors rétorquais-je, quelle réponse as-tu eue ? « elle m'a dit ok, mais tu descends d'abord au septième enfer » ! Pour « monter », il faut en effet d'abord descendre... L'élévation vient de l'humilité. Autrement dit, on ne peut s'épargner la confrontation avec son ombre. Il nous est demandé la patience, l'intégration au quotidien qui suppose un renouvellement constant de l'intention. On peut prendre l'ayahuasca une, dix, cent fois, sans être plus avancé s'il n'y a pas au départ une intentionnalité claire et l'investissement correspondant dans la mise en application de ce qui a été appris. L'intentionnalité n'est jamais claire à 100 % et doit donc se purifier avec respect et humilité. S'il n'y a pas l'humilité, s'il n'y a pas le respect, l'ayahuasca est alors traitée comme une drogue, même si elle ne crée jamais de dépendance. Mais tricher avec l'ayahuasca engendre une illusion en retour car l'information volée est distorsionnée par le sujet lui-même. L'attitude prométhéenne de la transgression se paye vraiment.

Donc je ne pense pas qu'il y ait contradiction entre la rapidité et intensité d'information de l'ayahuasca et la voie spirituelle naturelle. Je rappelle que les alcaloïdes de l'ayahuasca existent à l'état naturel dans le corps humain et que par exemple la méditation profonde permet aussi la sécrétion des mêmes alcaloïdes par la glande pinéale.

Bien entendu, je ne partage pas la prise sauvage d'ayahuasca faite à la sauvette dans un appartement parisien entre copains où les sujets terminent à quatre pattes dans les rues de la ville... Quel sens cela a-t-il ? C'est le genre de « raccourci » qui peut sérieusement allonger le chemin.

Je répète que je ne défends pas l'ayahuasca mais une certaine pratique de l'ayahuasca et de l'induction des états modifiés de conscience. Que ce soit avec l'ayahuasca ou avec un autre support puisque de nombreuses autres voies sont possibles. L'important demeure le rituel adapté, l'habilitation et l'expérience du guide, l'intentionnalité du sujet et un contexte adéquat. Si ces conditions ne sont pas réunies, c'est comme conduire un camion avec l'expérience de la bicyclette, charger un diesel avec de l'essence ou mettre les passagers dans le coffre plutôt que sur les sièges, confondre le frein avec l'accélérateur... dans le meilleur des cas on fait du surplace et dans le pire c'est le grave accident.

Vous avez fait référence à pas mal de concepts spirituels occidentaux. Et ce que vous pouvez nous interpréter votre expérience à la lumière de ces concepts occidentaux et que pensent les chamans péruviens de ces concepts ?

Ils s'en foutent complètement ! Ils ne fonctionnent pas dans les concepts mais sur des bases expérimentales, très pragmatiques. Ils ne sont pas dans le discours et l'abstraction comme nous.

On a besoin d'entreprendre une révision épistémologique de la pensée scientifique occidentale. Or, il y a une telle résistance ! Nous sommes actuellement très attaqués pour ce que nous faisons. C'est en effet scandaleux et épouvantable, pensez: on traite des toxicomanes avec des méthodes non répertoriées et après ils vont globalement mieux... !

Ce que l'on essaye de montrer c'est que ces techniques thérapeutiques ne constituent pas une régression à des pratiques obsolètes, ancestrales, folkloriques mais qu'elles sont cohérentes avec les dernières connaissances de la science la plus moderne. Cela est de nature à rassurer l'occidental qui a besoin de l'être vu la grande angoisse qui l'habite lorsqu'il ne fonctionne que sur un plan rationnel. Je ne suis pas spécialiste en physique quantique, en neurophysiologie, en biologie moléculaire mais je souhaite de tout coeur que quelques-uns entreprennent des travaux en ce domaine. Les études scientifiques sur l'ayahuasca sont toutes sans exception en faveur de ses potentialités thérapeutiques extraordinaires. Ces investigations sont utiles et représente un « os rationnel » pour les scientifiques purs et durs...pendant qu'ils le rongent, rassurés, nous pourrions cependant considérer le savoir millénaire des indiens qui a beaucoup à nous dire. Tandis que leur cerveau gauche se tranquillise, nous pourrions jeter un regard vers les fonctions du cerveau droit exploré de façon magnifique par ces peuples premiers sans écriture. Nous devons apprendre à communiquer dans un langage analogique, métaphorique avec les indiens et en faire la traduction jusqu'où c'est possible avec le langage catégoriel et systématique de la science contemporaine. Cette entreprise n'est pas aisée et représente un véritable défi.

Je parle d'une manière un peu imagée mais je pense que cette opposition droite-gauche n'a plus lieu d'être à deux niveaux : celui de l'expérience d'une part et celui de la formulation la plus élaborée des savoirs ancestraux comme des savoirs modernes. Les scientifiques de pointe utilisent déjà le langage métaphorique, car les instruments purement rationnels se révèlent inadéquats pour décrire le réel. Un guérisseur peut faire passer beaucoup d'information à un scientifique si ce dernier se risque à expérimenter l'ayahuasca avec lui. Nous n'en sommes plus à une guerre entre connaissances mais à une collaboration. La guerre entre le cerveau gauche et le cerveau droit n'a plus lieu d'être. Ce qui nous fait tant de mal est cette schizophrénie, cette dissociation belliqueuse au lieu d'une apaisante tentative de réconciliation. Les indiens devront-ils continuer de s'apaiser avec l'alcool et nous avec le tabac : n'a-t-on rien de mieux à échanger qu'un mauvais usage de nos sources réciproques d'inspiration ? La jonction entre les deux cerveaux se fait au niveau du pont limbique : le cerveau de la base, zone des humeurs et des affects. Cela nous renvoie toujours au coeur.

Dans le fameux livre de Jérémy Narby, l'auteur établit un parallélisme entre le serpent d'ADN intracellulaire tel que décrit par les scientifiques et la description du « serpent cosmique » de différentes traditions aborigènes, indiennes, etc (Georg ed.). Il finit par poser comme hypothèse que finalement il s'agit de la même chose: ADN= Serpent Cosmique. Cependant, similitude ne signifie pas identité et il s'agit là d'un saut logique gratuit, voire dangereux. Une identité signifierait un rapport de causalité entre l'ADN (matière) et les images induites par cet ADN et qui prendraient la forme visible du serpent dans la conscience de l'être humain. Autrement dit, le mythe du serpent cosmique est une production de la matière et peut *in fine* se réduire à elle. Un bel exemple de réductionnisme matérialiste. Les étonnantes similitudes signalées par Narby entre ADN et serpent cosmique montrent effectivement une très haute « cohérence » qui n'a pas besoin d'appeler à l'identité mais à la validité symbolique des champs de forme. C'est-à-dire qu'il s'agirait de la même structure-énergie exprimée à des niveaux différents du réel et à chaque fois porteuse du même signifiant archétypique. Le réductionnisme matérialiste, en évacuant la dimension symbolique, appauvrit le réel, l'aplati jusqu'à éventuellement le rendre insensé donc dangereux (le serpent maléfique).

En miroir, on trouve aussi de nos jours des formes de réductionnisme psychologique tout aussi dangereuses. Le « New Age », dans le mauvais sens du terme, en déborde. Alors on flotte dans une espèce d'espace d'indifférenciation où « tout l'monde il est beau, tout l'monde il est gentil » ; on s'aime tous, c'est

merveilleux, il n'y a pas de conflit. Cette négation de l'ombre et du conflit comme révélateur des divergences pouvant mener à la différenciation, prépare un retour du refoulé sous des formes violentes et des plus obscures. La caricature est celle du pseudo-mystique assis dans la position du lotus, béat de faire grandir son lotus intérieur et qui ne voit pas ces enfants de la rue autour de lui qui lui tendent la main pour un bout de pain. L'auto-satisfaction narcissique négatrice de l'amour. Or, à mon sens, le signe d'une véritable évolution personnelle est la compassion. Il n'y a pas de séparation vraie entre l'autre et moi, de même qu'il n'y a pas d'identité complète entre l'autre et moi. L'unicité demeure dans l'amour et disparaît dans la fusion. Cet amour embrasse non seulement l'autre comme être humain, mais l'autre comme plante, animal, minéral, astre, le tout-autre divin. Donc, l'autre et moi sommes des frères dans le sens vraiment étymologique, c'est-à-dire grâce à une filiation identique par rapport au « donneur de vie », le géniteur du monde, le Père.

Je crois que ces passerelles tendues au-dessus de toutes les formes de séparation, de schize, de dissociation, sont très utiles et absolument nécessaires.

Il faut aussi, je l'ai dit tout à l'heure, utiliser les passerelles de toutes les expériences mystiques occidentales qui sont très riches. A notre époque, sur ce plan, on jetterait facilement le bébé avec l'eau du bain. C'est vrai que beaucoup de gens qui viennent en séminaire chez nous ont souffert du contexte ecclésial institutionnel lourd, pesant, contraignant, moraliste à outrance, déshabité par l'esprit, rejetant le corps, etc. Parfois cela ressemble à un véritable massacre. Mais cependant il faut avoir le courage d'aller voir au cœur des choses, dépasser les formes pour atteindre l'essence. Il existe une tradition mystique occidentale qui est extrêmement riche. Je trouve très triste que le terme « judéo-chrétien » soit presque systématiquement assimilé à quelque chose de négatif. La négation de nos propres racines constitue une transgression majeure et aux conséquences psychiques très dommageables. La clinique le montre tous les jours. Tout un chacun se doit d'aller fouiller ses racines, les purifier s'il y a lieu et récupérer ses héritages vitaux. On aurait tort de croire qu'il suffit de décider mentalement de nier ses racines et chercher à se greffer sur une autre tradition pour se libérer de son passé. S'il y a poids du passé de nos pères, il nous incombe de l'intégrer de manière adéquate, d'expié même ce qui doit l'être... Alors les vraies racines, fortes et nourrissantes, nous donneront la sève nécessaire à notre croissance et épanouissement.

Sources de la mystique, connaissances du cerveau gauche, processus d'individuation... marchent de concert. Ce que nous refusons est la dictature de la science, du totalitarisme scientifique, du réductionnisme scientifique, du réductionnisme psychologique. Tous les réductionnismes sont par définition pervers. Si je dis : « il n'y a que l'ayahuasca qui guérit, tous ceux qui ne prennent pas de l'ayahuasca ne comprennent rien à rien », je reformule un nouveau réductionnisme. Les systèmes vivants sont toujours ouverts. Si un système n'est pas ouvert, quelle que soit la personne qui le défende, bouddhiste, chrétien, chaman, philosophe, politique ou n'importe qui d'autre, ce système est mortifère. Il n'a d'autre voie d'évolution qu'entropique, c'est-à-dire vers la mort et l'auto-dégradation. On ne peut que souhaiter à cet individu être suffisamment secoué dans ses structures pour tenter un sursaut néguentropique vers la vie. Il lui faut au moins l'intentionnalité pure ou le minimum de sincérité dans sa quête du vrai pour créer les conditions de ce sursaut salvateur.

Pascal Lacombe a écrit un livre : « Le breuvage sacré des chamans d'Amazonie : l'Ayahuasca – Un apprentissage d'une pratique chamanique en Amazonie » (L'Harmattan ed., 2000, pp.182-185) qui décrit une centaine de sessions d'ayahuasca qu'il a effectuées en Amazonie, en commençant d'ailleurs à prendre à Takiwasi. Il raconte ses expériences par le détail, ses états intérieurs, ses découvertes... Et il se pose lui-même la question : « qu'est-ce que cela m'apporte finalement? ». Ce qui montre également son honnêteté. Il raconte ainsi vers la fin de son livre qu'un jour où il prend de l'ayahuasca, après 4-5 ans de prises régulières, ce qui est déjà consistant, il sort dehors dans la forêt. Il contemple le merveilleux ciel étoilé dans le silence de la nuit et il est saisi par l'inspiration : c'est formidable, ah ! Que c'est beau ! Il se sentirait presque croyant, proche de Dieu... Mais quoi, une inspiration religieuse, non surtout pas ! Il n'est pas religieux, il n'a rien à voir avec la religion, il ne croit pas... Il rejette alors l'expérience parce que tout de suite dans son engramme mémorielle du religieux c'est l'image de « la forme d'écrasants blocs monolithiques

enchaînés par des dogmes » qui ressurgit... Il avait été saisi, inspiré, habité par un signe de la transcendance et la peur de l'emprisonnement dans un système fermé et mortifère le fait se dessaisir et « reprendre ses esprits ». Il raconte lui-même cependant cette soif de croire et comment un maître birman, U Tin Htue, un guérisseur de la vieille tradition bouddhique du Manosetupa, lui avait déjà dit : « Pour avancer dans cette voie, il faut croire en quelque chose. Bouddha, Christ, ce que tu veux, peu importe, mais croire. Il te faudra cette base, ce point d'appui nécessaire, ce tremplin qui propulse. C'est le centre de convergence et de concentration. »

Autrement dit, collectionner les expériences ne sert de rien si on ne peut les intégrer le long d'un axe de verticalisation de la foi. C'est exactement ce que disent les Indiens d'Amazonie. L'ayahuasca doit être complétée par des périodes d'isolement-diète dans la forêt avec ingestion d'autres plantes maîtresses. La liane ayahuasca pousse sur n'importe quel arbre et s'adapte à son support. Elle a besoin d'un tuteur pour croître en hauteur sinon elle se répand horizontalement. Ses énergies vont de même.

Les personnes qui ont le plus de difficultés dans ce genre de travail sont celles qui ne se sont jamais construites dans la verticalité, qui n'ont jamais eu d'héritage spirituel de leurs parents. Il vaut mieux avoir reçu une éducation religieuse tordue, mal foutue contre laquelle on peut au moins lutter, contre laquelle on peut s'arc-bouter que de ne pas en avoir eue du tout. Si on est contre, c'est quand même une façon de s'appuyer. Les parents doivent transmettre à leur enfant une notion de transcendance, une notion de l'ordre du monde qui le nourrisse. Il pourra alors travailler cet héritage, il aura matière pour ce faire. Il le changera, modifiera, s'adaptera, à sa manière et à son rythme. Quand des parents ne veulent rien transmettre à leur enfant pour « respecter sa liberté » et qu'il décide lui-même plus tard, ils en font un déshérité. Une terre nonensemencée ne produit rien. Si les germes du sens font défaut, la vie elle-même semble inféconde donc insensée et voilà un bon terrain pour le délire potentiel et la schizophrénie. N'ayons crainte de manifester le sens de notre vie et ainsi d'ensemencer les terres en friches.

Je crois qu'avec tous ces messages d'espérance, nous pourrons nous arrêter là. Merci.

CENTRE TAKIWASI

« Centre de Réhabilitation de Toxicomanes et de Recherche sur les Médecines Traditionnelles »

Jr. Prolongación Alerta No 466

Tarapoto Pérou

Tel. +51-(0)42-52 54 79, Fax. +51-(0)42-52 28 18

takiwasi@takiwasi.com

www.takiwasi.org